

Dialectique des effets d'insu*

Didier Vaudène

Résumé. Renoncer à toute éventualité d'un fondement absolu, n'est-ce pas aussi renoncer à toute éventualité d'une conscience souveraine ou d'un sujet dépourvu d'ombre, même au plan transcendantal ? Comment dès lors imaginer que les discours puissent encore tenir... au moins un temps ? Je propose de comprendre que les discours sont assujettis à des effets d'insu, hypothèse qui s'applique à tout discours en tant que discours – qu'il soit philosophique, scientifique (y compris logique et mathématique), etc., et même psychanalytique. On ne peut supprimer, contester, réfuter, etc., ce dont on n'a pas idée ; rien n'est donc aussi plus résistant... jusqu'au moment où « cela » vient à l'idée, du moins dans un contexte où il est devenu possible de le faire valoir. On peut alors comprendre que les effets d'insu conservent l'effectivité du renoncement au fondement absolu, autant parce qu'ils notifient une limite (ce dont on n'a pas idée demeure en retrait dans le discours), que parce qu'ils procurent une manière d'appui (un fondement certes provisoire et toujours révoquant, mais que pourrait-on attendre de mieux s'il n'y a pas de fondement absolu ?). L'hypothèse des effets d'insu est solidaire d'une perspective dans laquelle une construction discursive est limitée par les conditions de sa propre possibilité ; elle ouvre sur une théorie des dépassements où ce sont moins des théories individuelles qui sont considérées que des filiations de théories, où chaque dépassement fondamental est corrélatif d'une réinterprétation des principes fondamentaux.

Mots-clés. fondement, conscience, inconscient, insu, possibilité, limite, logique, dialectique, conjectures, réfutations, dépassement, réinterprétation, psychanalyse, Freud, interprétation

Abstract. Isn't renouncing all possibility of an absolute foundation also renouncing all possibility of a sovereign conscience or a shadowless subject, even on a transcendental level ? Then how can we imagine that any discourse can stand, at least for a while ? I propose to understand that discourses are submitted to « effets d'insu » (that is effects due to what we don't have any notion of), an assumption that applies to all kind of discourse as such – be it philosophical, scientific (including logic and mathematics), etc., and even psychoanalytical. It is impossible to eliminate, dispute, refute, etc., what we don't even have a notion of, therefore nothing is more resistant... until the time when « that » comes to the mind, at least in a context in which it has become possible to bring it to light. Then we can understand that the « effets d'insu » retain the effectiveness of a renunciation to the absolute foundation, because they notify a limit (what we cannot have a notion of remains in the discourse as a kind of blank), just as they confer a form of prop (a necessarily provisional foundation, always dismissible, but what could we better expect in the absence of absolute foundation ?). The possibility of « effets d'insu » goes along with a perspective in which a discursive construction is limited by the conditions of its own possibility ; it paves the way to a theory of overriding in which what is taken in consideration is less individual theories than filiations of theories, in which each fundamental overriding implies a reinterpretation of the fundamental principles.

Keywords. foundations, consciousness, unconscious, unbeknown, possibility, limitation, logic, dialectics, conjectures, refutations, overriding, reinterpretation, psychoanalysis, Freud, interpretation

Introduction	2
<i>Pour une théorie de fondement</i>	2
<i>L'hypothèse des processus inconscients</i>	5
<i>L'expérience du mensonge réussi</i>	7
L'hypothèse des effets d'insu.....	9
<i>Première généralisation : le schéma des évanouissements</i>	9
<i>Seconde généralisation : les effets d'insu comme non avoir-lieu</i>	10
<i>L'incopréésentabilité et l'ouvert immanent</i>	11
La double dialectique des effets d'insu.....	14
<i>La dialectique des objections</i>	14
<i>L'idée de dépassement</i>	16
<i>Variations d'un bord de positivité</i>	17
<i>L'objection introuvable et la solidité superlative</i>	18
<i>La dialectique des dépassements</i>	20
L'ombre blanche.....	22

Il y a le blanc *d'avant* l'événement et le blanc *d'après* l'événement : mais qui saurait en faire la distinction ?

Ainsi l'événement ne serait, peut-être, que la brisure inattendue du blanc dans l'espace indéfini du livre.

Edmond Jabès, *Le livre des marges*.

À Carlos Lobo

Introduction

Pour une théorie de fondement

Il n'y a pas de fondement absolu. Cette décision de renoncer à toute éventualité d'un fondement absolu rouvre *la question des fondements* : s'il n'y a pas de fondement absolu (ni d'énoncés inconditionnés ou a priori, de plénitude de présence, de certitude, etc.), comment pouvons-nous imaginer que des constructions discursives puissent *tenir*... au moins un peu ? En quel sens entendre ce *tenir* ? Mais peut-être certains interrogeront : faut-il qu'un discours tienne ? Faut-il encore aujourd'hui avoir le souci de telles questions ?¹

Cette décision initiale ne peut se dissoudre dans une diversité d'opinions juxtaposables (l'un pense que..., l'autre pense que..., et moi je pense que...), car s'il y avait un fondement absolu, ne serait-ce que pour un seul, il faudrait aussi qu'il puisse valoir pour chacun ; elle ne peut consister à empêcher ou interdire le recours à un fondement absolu qu'on aurait déjà atteint ou qu'on pourrait atteindre (ne serait-il pas alors stupide de se priver d'un tel appui ?) ; elle n'énonce pas non plus une proposition dont il faudrait examiner la validité logique (relativement à quels principes, règles et axiomes préalablement constitués ?). Une telle décision est une *décision d'interprétation* destinée à ouvrir un champ théorique. Dans cette décision initiale, *l'il n'y a pas* n'agit pas comme une négation ordinaire, mais comme une *négation à effet de lieu* pour permettre d'en recueillir l'y, comme un *là*, ce que laisse entendre en français l'équivoque d'un *au lieu de* ou d'un *à la place de* : au lieu du fondement absolu (*en remplacement de*, aussi bien que *là* où il aurait dû *prendre place*, à savoir l'y de *il n'y a pas*), il y a *la question des fondements*, et c'est cette question qui se déploie en tant que champ théorique. En ce sens, la question des fondements se substitue au fondement absolu *qu'il n'y a pas* ; elle en prend la place, là où il fait défaut, comme si ce lieu n'était constitué que pour autant qu'il fasse défaut². Il ne s'agit donc pas d'une décision accomplie un jour, jadis peut-être, une fois pour toutes par quelqu'un et s'imposant désormais à chacun. Cette décision initiale doit être ré-accomplie par quiconque l'assume, chaque fois qu'il l'assume, et le champ théorique de la question des fondements doit sans cesse veiller à préserver ce qui lui donne lieu – *l'il n'y a pas* [de fondement absolu] –, ce qui implique qu'une construction discursive ne saurait revendiquer son appartenance à ce champ sans conserver l'effectivité de cet *il n'y a pas* et en porter témoignage.

Remonter jusqu'au fil tranchant de la décision initiale, comme je le fais ici, permet de situer la problématique du *tenir*, relativement à la question des fondements, dans le contexte qui lui convient : l'ascèse brûlante d'un désert glacial sans repère, l'effondrement abyssal de tout socle, l'insomnie irrémédiable de tout repos. « Retranche tout³ ». Cependant, n'est-ce pas montrer trop de zèle pour une voie négative que d'avoir

1. On trouvera dans ce texte différentes traces des premiers jalons concernant les effets d'insu qui figurent dans une communication au colloque *Psychanalyse et réforme de l'entendement* (organisé au Collège international de philosophie les 28 et 29 janvier 1995) publiée sous le titre « Ineffa[ç]able, In[ap]er[ç]u » dans les actes du colloque (Lysimaque, Paris, 1997). L'ensemble du texte présenté ici a été re-rédigé en mai 2017.

2. Dans « L'enveloppe de l'objet (et la compacité du vide) » (*in Éclats de l'objet*, Campagne Première, Paris, 2000, p. 163-171), François Baudry déplie divers aspects et ramifications de l'effet de lieu qui peut être tiré d'un *il n'y a pas*... L'idée que je développe ici de recueillir *l'il n'y a pas* [de fondement absolu] comme le lieu du déploiement de la question des fondements est issue de cette analyse de Baudry. Mais au lieu de rapprocher cette idée des propriétés de la compacité en topologie mathématique, comme le propose Jacques Lacan, je la rapproche de l'idée d'effectivité dans son rapport à l'écriture et aux régressions sans fin. Je n'ignore pas qu'il n'est guère d'usage (au moins depuis Aristote) de recourir à des régressions sans fin pour en faire jouer positivement les potentialités et, comme je ne redéveloppe pas ici en détail l'approche théorique des régressions sans fin et de leur mise en œuvre, je renvoie le lecteur intéressé par cette problématique à l'étude synthétique que je présente dans « Un acheminement vers la question de l'écriture » (*Intentio* n° 1, 2019). On y trouvera en outre une étude des médiations, en particulier, la médiation de l'écriture, qui s'articule avec les régressions sans fin et la dialectique des effets d'insu dans la théorie de fondement que je j'esquisse ici. Cette approche de *l'il y a* recroise en outre à divers égards celle de Levinas (voir *infra* la note 38).

3. Ἄφελε πάντα, Plotin, *Ennéades*, V-3-17.

ainsi tout supprimé – ou presque ? Mais ai-je vraiment supprimé quoi que ce soit ? J'ai seulement veillé à éviter de recourir à ce que je n'ai jamais pu atteindre ni obtenir dès lors que je suppose qu'il n'y a pas de fondement absolu (le désert de la question des fondements serait toujours déjà trop fleuri) : *retranche tout ce que tu n'as jamais obtenu, arraisonné ou possédé*. Je ne sculpte pas une *tabula rasa* ; je ne cisèle pas un principe premier ; je ne feins aucun doute hyperbolique. Faire halte en un tel désert, c'est seulement s'astreindre à expliciter pas à pas – pour autant que faire se peut – les décisions d'interprétation qui jalonnent l'élaboration d'une *théorie de fondement*.

Élaborer une théorie de fondement, c'est élaborer une théorie du *tenir*, théorie conjecturale – donc révocable, et peut-être dépassable – car *il n'y a pas* [de fondement absolu] n'accepte aucune exception. Aucune construction discursive, à commencer par une théorie de fondement – *charity should begin at home* –, ne saurait bénéficier à cet égard de quelque prérogative ou privilège que ce soit. Il n'y a donc pour elle d'autre *tenir* concevable que celui qu'elle spécifie, de sorte qu'elle doit elle-même *tenir* au sens qu'elle donne à ce *tenir* :

Remarque n° 1. Une théorie de fondement doit être applicable à « elle-même ».

Quand on imagine l'idée de fondement comme une affaire de socles et de granits, d'inconditionnés et d'a priori, de certitudes, etc., on entendra peut-être une telle éventualité comme un cercle vicieux ou une pétition de principe. Mais la décision de *il n'y a pas* retourne la problématique : comprendre *comment ça tient... au moins un temps*, c'est d'abord comprendre *comment ça peut céder*. À cet égard, l'exigence de réflexivité rappelle au moins qu'une théorie de fondement ne bénéficie d'aucun privilège et qu'elle doit donc porter témoignage, elle aussi, de la décision qu'il n'y a pas de fondement absolu.⁴

À peine esquissée, on peut observer qu'une théorie de fondement [ainsi envisagée] est exposée à une double vulnérabilité : (1) parce qu'elle est placée sous la dépendance de la décision initiale [qu'il n'y a pas de fondement absolu], décision que chacun peut révoquer ou refuser d'assumer à tout instant, et (2) parce qu'elle doit pouvoir céder, elle aussi, puisqu'elle ne saurait revendiquer pour elle-même un fondement absolu. Mais on aurait tort de croire que cette double vulnérabilité trahit une faiblesse ou une imperfection, car une telle théorie ne saurait accorder à aucune [autre] construction discursive un privilège auquel elle aurait dû elle-même renoncer pour se constituer – la supposition d'un fondement absolu, par exemple –, de sorte que, relativement au champ théorique de la question des fondements, une théorie de fondement n'est pas plus – mais pas moins – vulnérable que toute autre construction discursive. Faudrait-il pour autant craindre que la décision de *il n'y a pas* ne provoque la ruine des constructions que leurs auteurs ou commentateurs ont cru devoir établir ou confirmer sur la supposition d'un fondement absolu ?

Remarque n° 2. La supposition d'un fondement absolu (inconditionné, etc.), qu'elle soit ou non explicitement formulée, doit être regardée comme *sans efficience réelle* [depuis la décision qu'il n'y a pas de fondement absolu].

En tant que décision, la décision initiale ne procède pas d'une réfutation de la supposition ou de la possibilité d'un fondement absolu, et tout au plus laisse-t-elle résonner le défi d'un contre-exemple : *qu'on fasse donc ici valoir un fondement absolu !* Dire que le recours à la supposition d'un fondement absolu est sans efficience réelle signifie que si on accorde qu'une construction discursive a quelque tenue, alors cette tenue ne provient pas d'un fondement absolu [qu'il n'y a pas], quand bien même d'aucuns le croiraient, l'affirmeraient ou prétendraient l'avoir prouvé, mais doit pouvoir être comprise, traduite ou réinterprétée depuis la supposition qu'il n'y a pas de fondement absolu. On ne s'attache donc pas à tenter de réfuter la supposition que tel ou tel énoncé puisse faire office de fondement absolu⁵ car on opère au moyen de traductions ou de

4. S'il n'y a pas plus de premier ou de dernier discours, de métadiscours ou de métathéorie hors ou au-delà du discours, du savoir, des sciences, etc., qu'il n'y a de fondement absolu, alors un discours qui propose une idée de fondement et expose une théorie de fondement – ce qu'on pourrait peut-être dire un *discours de fondement* – doit être un discours « comme les autres », c'est-à-dire un discours sans prérogatives ni privilèges extraordinaires. En particulier, il ne saurait jouir d'aucune garantie, qu'on l'imagine transcendante, ultra-mondaine, divine, etc. Toutefois, il est clair que la réflexivité de l'applicabilité d'une théorie de fondement « à elle-même » ouvre une régression sans fin : c'est très précisément cette régression sans fin que je vise ici à recueillir pour en comprendre le développement inachevable comme une dialectique inapaisable d'effets d'insu, tandis qu'un effet d'insu est associé à un arrêt de cette régression sans fin (voir *supra*, note 2).

5. En recourant à quels principes, présupposés ou procédures d'argumentation préalablement établis ? Une telle entreprise comporte de nombreuses difficultés, au premier rang desquelles le fait que les constructions discursives concernées en premier lieu sont précisément celles qui sont étroitement liées à l'établissement et à la recevabilité des procédures de réfutation. On connaît le nœud coulant exemplaire mis en œuvre par Aristote dans la *Métaphysique* (Gamma, 1006a) où il tente de faire valoir que le principe de non-contradiction, pourtant indémontrable, se renforce à mesure qu'on tente de le contester. Voir *La décision du sens*, par Barbara Cassin et Michel Nancy, Vrin, Paris, 1989 pour une analyse détaillée des problèmes que pose le livre Gamma de la *Métaphysique* en liaison avec l'exigence de dire quelque chose de déterminé. Voir aussi, dans un autre

réinterprétations qui rendent inutiles de telles suppositions. En contrepartie, une théorie de fondement doit être mise à l'épreuve selon tous les aspects, niveaux et perspectives que la décision initiale commande, c'est-à-dire que doit être mis à l'épreuve l'agencement de concepts, de principes, de règles d'applications, etc., qu'elle propose pour procéder à de telles traductions ou réinterprétations.

Remarque n° 3. Aucune théorie de fondement (ni aucune autre théorie ou construction discursive) ne peut être reçue comme absolument première (inconditionnée, a priori, certaine, etc.).

Une théorie de fondement porte ainsi témoignage de la décision initiale ouvrant le champ où elle prend place ; et puisque cette décision ne laisse espérer aucune exception ou privilège, il en va de même pour toute [autre] théorie ou construction discursive⁶. Il doit demeurer concevable qu'il puisse y avoir de multiples théories de fondement, c'est-à-dire de multiples manières de déplier l'*il n'y a pas* [de fondement absolu], ce qui rappelle que de telles théories doivent demeurer conjecturales, donc révocables et éventuellement dépassables. Cette remarque se laisse ainsi déchiffrer comme un corollaire de la décision elle-même : l'aridité du désert de l'*il n'y a pas* n'offre aucun ancrage, aucun repérage, ni aucune orientation qu'on pourrait recevoir comme absolu, inconditionné ou a priori. Dans un tel désert, *il est impossible de commencer absolument*.

Comment s'orienter dans un tel désert ? L'impossibilité de commencer absolument ne signifie pas l'impossibilité de tout commencement ; elle signifie seulement que tout *commencer* attend une *décision d'orientation* qui apporte quelque détermination d'orientation à ce *commencer*. Élaborer une théorie de fondement [particulière], c'est élaborer et déplier une décision d'orientation [particulière]. Ce qui est étudié ici, à commencer par l'hypothèse des effets d'insu, appartient au sillage d'une telle décision d'orientation : au lieu de viser une solidification hyperbolique des *tenir*, on conçoit une tension dialectique entre *tenir* et *céder*, chacun conditionnant *et* limitant l'autre, chacun excluant *et* retenant l'autre. Que ça tienne, pourvu que ça puisse céder de nouveau ; mais aussi que ça cède, pourvu que ça puisse tenir de nouveau ! Entre le granit immuable d'un fondement absolu qu'il n'y a pas et la menace inéliminable d'une ruine pulvérulente, il y a – c'est la décision d'orientation proposée ici – la dynamique alternante d'une tension dialectique inapaisable entre *tenir* et *céder*.

Chacun des deux pôles agit à l'égard de l'autre comme un effet de limitation : tandis que le *céder* empêche le *tenir* de virer à l'illusion du fondement absolu, le *tenir* empêche le *céder* de virer à la ruine pulvérulente. Mais ces effets de limitation se laissent déchiffrer en même temps (indissociablement) comme des conditions de possibilité : c'est grâce à l'attente d'un *céder* qu'un *tenir* porte témoignage de la décision initiale, c'est-à-dire conserve l'*il n'y a pas* qui lui donne lieu, et c'est aussi grâce à l'attente d'un *tenir* qu'un *céder*

contexte, l'étude très fine de Frédéric Cossutta concernant le scepticisme et les argumentations des sceptiques : « Pour une critique sceptique de la pragmatique transcendantale de K. O. Apel », *Methodos*, n° 3, 2003.

6. Il convient de souligner qu'une théorie de fondement, au sens que j'esquisse ici, ne détermine ni une théorie de la connaissance, ni une épistémologie, ni une philosophie. Une théorie de fondement est une théorie conjecturale très peu déterminée qui est principalement intéressée à élaborer et à étudier l'articulation entre les conditions de possibilités et les effets de limitations concernant les noyaux fondamentaux des constructions discursives. Rapprocher la mise en œuvre d'une théorie de fondement de la mise en œuvre d'une théorie expérimentale est au moins une manière de dire que, pour une théorie qui n'est ni inconditionnée ni a priori, à part la ruine ou l'oubli, il n'y a peut-être pas d'autre destin concevable que le dépassement par réinterprétation. J'accorde qu'il soit peut-être surprenant d'envisager une telle perspective à l'endroit de problématiques aussi fondamentales, d'autant qu'une théorie de fondement n'est ni un psychologisme, ni un cognitivisme, ni un formalisme, etc. Mais je n'entrevois guère d'autre éventualité dès lors qu'on envisage l'adaptation inévitable de la conception que nous avons des fondements à l'évolution des constructions discursives, en particulier les théories scientifiques. À cet égard, Bachelard a une position particulièrement radicale concernant [ce qu'il nomme] la raison : « En somme, la science instruit la raison. La raison doit obéir à la science, à la science la plus évoluée, à la science évoluant. La raison n'a pas le droit de majorer une expérience immédiate ; elle doit se mettre au contraire en équilibre avec l'expérience la plus richement structurée. [...] La raison, encore une fois, doit obéir à la science. La géométrie, la physique, l'arithmétique sont des sciences ; la doctrine traditionnelle d'une raison absolue et immuable n'est qu'une philosophie. C'est une philosophie périmée » (Gaston Bachelard, *La philosophie du non* (1940), PUF, Paris, 1973, p. 144-145). La formule « La raison doit obéir à la science » est incontestablement spectaculaire (sinon provocatrice), mais ma pratique de l'interaction entre science et philosophie (et psychanalyse, et droit, et littérature, et poésie, et cinéma, etc.) me suggère quelque prudence, et préfère l'idée d'une co-élaboration réciproque plutôt que celle d'un ascendant d'assujettissement dissymétrique n'agissant que dans un seul sens (à moins, peut-être, de supposer que les sciences soient hors ou au-delà de la raison ?). Et peut-être s'agit-il moins d'instruire que de critiquer, chacune instruisant et critiquant l'autre grâce à ses propres impasses, butées ou questionnements. D'autant que, dans le sillage de la décision de l'*il n'y a pas*, l'hypothèse des effets d'insu exclut qu'un discours – même scientifique, y compris la physique, y compris même les disciplines formelles – puisse se croire délié de l'éventualité des effets d'insu (voir *infra*). Il n'en reste pas moins que le principe d'une théorie de fondement *conjecturale*, donc révocable et peut-être dépassable, va dans le sens indiqué par Bachelard. On pourra peut-être aussi rapprocher le désert de l'*il n'y a pas*, n'offrant aucun repérage, ancrage ou commencement absolu, d'une sorte d'exigence de relativité. Dans *La valeur inductive de la relativité* (1929), Bachelard évoque l'éventualité d'apparenter le principe de Relativité et le principe de raison suffisante dont il propose une formulation opérant comme un principe d'exclusion : « Il ne faut pas qu'on puisse trouver dans un phénomène quelconque une raison suffisante pour spécifier un système de référence » (Vrin, Paris, 2014, p. 208), principe que je proposerais volontiers de transposer dans le contexte de la question des fondements telle que je l'aborde ici : il ne faut pas qu'on puisse trouver dans un énoncé quelconque une raison suffisante pour spécifier un fondement, un principe, un énoncé, un commencement, etc., [qu'on pourrait croire] absolu. Et c'est une autre manière de dire la décision qu'il n'y a pas de fondement absolu.

agit comme une relance dialectique et non comme un effondrement irrémédiable. Ainsi approchée, cette tension dialectique implique qu'un *tenir* est conditionné et limité aujourd'hui par l'attente d'un *céder*, lequel ne pourra se produire – s'il se produit – que demain. Comment imaginer qu'un *tenir* puisse être conditionné par un *céder* à venir ? Si on accentue un peu le trait, on pourra questionner : comment concevoir qu'un *tenir* soit confirmé dans sa tenue du fait même que le *céder* s'accomplisse ? Un pas de plus, et l'on demandera : comment comprendre que *céder* puisse aller jusqu'à prendre le statut d'une sorte de « preuve dialectique » rétroactive de la tenue d'un *tenir* ? Ça tenait [hier] de ce que ça cède [aujourd'hui] ! L'orientation proposée ici comprend la tension dialectique *tenir/céder* comme rapport à un ouvert immanent. Le *tenir* ne tient que pour autant que l'ouverture demeure cachée, abritée, voilée, indécélable, hors d'atteinte, etc. ; inversement, le *céder* ne cède que pour autant qu'une ouverture devient manifeste, désabritée, dévoilée, décelable, accessible, etc. La dynamique de la tension dialectique *tenir/céder* se laisse alors déchiffrer comme une dynamique de la conservation de l'ouvert, lequel ne doit ni demeurer absolument abrité (le *tenir* virerait à l'illusion du fondement absolu), ni se désabriter absolument (tout serait donné ou achevé tout d'un coup). L'ouvert doit demeurer inépuisable, et c'est encore une manière de rendre témoignage de la décision initiale qu'il n'y a pas de fondement absolu⁷.

Dans ce qui suit, j'introduis l'*hypothèse des effets d'insu* pour articuler la tension dialectique *tenir/céder* au savoir. La dynamique de cette articulation prend la forme du dépassement par réinterprétation. Je ménage la progression de deux étapes d'analyse préalables : l'hypothèse des processus inconscients et l'expérience du mensonge réussi.

L'hypothèse des processus inconscients

Ce n'est pas une nouveauté d'accorder que certains processus ou activité mentaux puissent échapper à la conscience : il y a du non conscient, de diverses manières et de diverses espèces. J'aborde l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients sous le trait minimal que de tels processus ne sauraient s'accomplir que se déroband à la conscience qui en assume les effets. La forme progressive *se déroband* souligne que, pour de tels processus, le déroband appartient à l'accomplissement (ils sont indissociables). Ce trait est minimal en ce sens qu'il ne précise aucune autre détermination spécifiant de tels processus ; corrélativement, l'hypothèse est peut-être plus générale (plus large) que ce qui est compris comme processus inconscients au sens de la psychanalyse freudienne. Il s'ensuit cependant que la conviction que nous pouvons éprouver que nous sommes pleinement conscients de ce que nous savons (ou disons, ou faisons, etc.) ne constitue pas une preuve (un témoignage, une confirmation, une corroboration, etc.) qu'il n'y a pas de processus inconscients ; et j'ajoute aussitôt que cette conviction ne constitue pas non plus une preuve qu'il y en ait. J'ajoute encore que cette même conviction ne saurait non plus réfuter, ni l'hypothèse qu'il y en a, ni l'hypothèse opposée qu'il n'y en a pas. L'hypothèse des processus inconscients ouvre ainsi une situation remarquable impliquant, à l'égard de chaque conscience, considérée individuellement et supposée en assumer les effets, une absence simultanée de preuve et de réfutation pour l'hypothèse et pour son opposée. Je veille cependant à éviter de réduire cette situation à une formalité logique afin de tenter d'en reconstituer le mouvement à travers quatre remarques.

La première remarque concerne l'extrême fragilité de l'hypothèse, non seulement parce qu'elle n'est avancée que démunie de tout étayage direct (témoignage tangible, preuve, corroboration, etc.) de nature à consolider sa pertinence ou sa validité ; mais aussi parce qu'elle n'a même pas la force de s'opposer directement à son opposée, au point que la différence (c'est-à-dire la négation) qui les lie paraît s'évanouir, car si la différence entre l'hypothèse et son opposée est *formellement incontestable*, les effets apparents qu'elles induisent demeurent cependant *indiscernables* : de ce qu'une conscience n'éprouve l'accomplissement d'aucun processus inconscient comme tel, cette conscience ne peut rien conclure de certain : soit elle n'a rien éprouvé

7. La dynamique de la tension dialectique *tenir/céder* est à rapprocher de la dynamique des articulations *celer/décélér*, *voiler/dévoiler* ou *émerger/se-cacher*. À propos du fragment 123 d'Héraclite *φύσις κρύπτεσθαι φιλεῖ* (la nature aime à se cacher), Heidegger souligne : « L'émergence comme telle, en toute circonstance, incline déjà à se fermer. C'est dans cette fermeture d'elle-même qu'elle demeure à l'abri. *Κρύπτεσθαι*, en tant que se retirer vers l'abri (*Sichver-bergen*), n'est pas simplement se fermer, mais c'est une mise à l'abri (*ein Bergen*), en laquelle demeure réservée la possibilité essentielle de l'émergence et où l'émergence comme telle a sa place. C'est le se-cacher qui garantit son être au se-dévoiler. Dans le se-cacher domine, en sens inverse, la retenue de l'inclination à se dévoiler. Que serait un se-cacher qui, dans son inclination à émerger, ne se contiendrait pas ? / Ainsi *φύσις* et *κρύπτεσθαι* ne sont pas séparés l'un de l'autre, mais tournés et inclinés l'un vers l'autre. Ils sont la même chose. C'est seulement dans une telle inclination que chacun accorde à l'autre son être propre. Cette faveur en elle-même réciproque est l'être du *φιλεῖν* de la *φιλέα* » (« Aléthéia », in *Essais et conférences* (1958), tr. fr. par André Préau, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1988, p. 329). Voir aussi *infra* la note 40.

parce que ces processus n'ont pas eu lieu, soit elle n'a rien éprouvé parce qu'ils ont eu lieu, quoiqu'elle ne saurait les éprouver dès lors qu'ils sont supposés inconscients.

La deuxième remarque concerne l'extrême *résistance*⁸ que cette hypothèse [qu'il y a des processus inconscients] tire de sa propre fragilité ; car, tout en s'avancant démunie pour elle-même de tout étayage (preuve, corroboration, etc.), elle destitue cependant son opposée du statut d'évidence insoupçonnable qui lui avait été jusqu'alors conféré, pour la réduire à une hypothèse [qu'il n'y a pas de processus inconscients] elle aussi, désormais, démunie de tout étayage venant la consolider. Et ce qu'aucun assaut frontal ne parviendrait à entamer – parce que l'absence d'étayage est égale de part et d'autre – vient à fléchir jusqu'au dénuement par l'effet de cette extrême fragilité. Certes, aucune des deux ne saurait l'emporter sur l'autre dans le champ clos des preuves et des réfutations ; mais, du seul fait d'être avancée (ou seulement prise en considération), l'hypothèse des processus inconscients devient inéliminable [au regard de son opposée], dans le même temps qu'il est désormais exclu de tenir son opposée pour une évidence allant de soi.

La troisième remarque, qui prolonge la précédente, concerne l'irruption de l'hypothèse des processus inconscients. Cette hypothèse n'est pas une proposition qui viendrait paisiblement se ranger à côté de son opposée, attendant peut-être qu'un jugement vienne trancher la tension contradictoire ; car, dès que prise en considération, cette hypothèse extrait de sa propre fragilité la force de s'imposer comme inéliminable. Il s'ensuit que le basculement majeur n'est pas le passage de l'hypothèse qu'il n'y a pas de processus inconscients à celle qu'il y en a (parce qu'on ne saurait nier qu'il y ait des processus inconscients sans évoquer l'éventualité qu'il y en ait, et *ipso facto* rendre cette dernière éventualité inéliminable), mais le passage d'un paysage théorique où aucune des deux hypothèses opposées n'était [encore sérieusement] évoquée ou prise en considération⁹, à un paysage théorique où l'hypothèse qu'il n'y a pas de processus inconscients se trouve démunie de toute possibilité d'éliminer son opposée. On observe ainsi deux mouvements corrélés : tandis qu'on passe d'un *non encore dit* à un *dit* en quelque manière redoublé (l'hypothèse des processus inconscients et son opposée), l'évidence insoupçonnable d'une conscience souveraine est destituée au rang d'une simple hypothèse, pire, au rang d'une hypothèse qui se voit contrainte de recourir à la négation de son inéliminable rivale pour se vêtir d'une formulation.

Enfin, la quatrième remarque concerne le fait que ce débat sur les deux hypothèses opposées demeure indépendant du fait qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de processus inconscients ; car il ne suffit pas d'opter pour l'hypothèse qu'il y en a pour qu'il en ait, « parce que » il ne suffit pas non plus d'opter pour l'hypothèse qu'il n'y en a pas pour qu'il n'y en ait pas. La fragilité est égale de part et d'autre. Les deux hypothèses opposées sont donc moins à référer à une « réalité » (ou à une « non-réalité ») de processus inconscients, qu'à des clés de voûte de constructions interprétatives différentes. Sans doute, lorsque les constructions interprétatives concordent de manière satisfaisante avec les champs auxquels on les applique, en vient-on, par insouciance ou comme une façon de parler, à faire passer l'efficacité des hypothèses retenues pour une sorte de « réalité » de ce qu'elles visent – et parfois même n'en vient-on pas à croire à ces « réalités » au point d'y adhérer fortement ? – ; ce n'est jamais qu'un abus de langage, ou une évidence aveuglante.

Dans ce qui précède, j'ai laissé flotter le mot *conscience*. J'ai fait allusion à ce qu'on éprouve (ou non), c'est-à-dire à une *conscience vécue*, considérée individuellement. Toutefois, dans un contexte de problématiques fondamentales, « conscience » suggère moins la référence à une conscience vécue qu'à une sorte de *conscience théorique*, assujettie à certaines propriétés, elles aussi théoriques, et liée aux constructions interprétatives : sous certaines conditions, ce que nous éprouvons individuellement au titre de notre conscience peut donner chair (correspondre, convenir, conférer « réalité », etc.) à ce qu'une construction interprétative énonce, pour sa part, au titre d'une conscience [théorique]. Si la concordance est suffisante, un effet d'adhérence peut se produire, et il peut alors sembler que ce que nous éprouvons (conscience individuelle vécue) « est » (ou est suffisamment adéquat à) ce qu'une construction interprétative en dit (conscience théorique), au point que la distinction en vienne à s'estomper pour venir se fondre dans le glissement conscience/conscience, c'est-à-dire dans une « la conscience » où, en quelque manière, les vécus bruts jouent le rôle d'une chair pour la conscience théorique.

8. J'oppose ici la *résistance*, qui est liée à la dynamique d'une dialectique associée à l'hypothèse des processus inconscients (et, plus généralement, à l'hypothèse des effets d'insu), et la *solidité*, figure nostalgique du roc immuable de la supposition d'un fondement absolu.

9. Le « encore sérieusement » signifie au moins qu'on ne confère pas le même statut aux deux hypothèses. Avant l'irruption de l'hypothèse des processus inconscients, il aurait été sans doute quelque peu maladroit (mais certainement prophétique) de formuler la supposition d'une conscience souveraine et sans ombre sous la formulation « il n'y a pas de processus inconscients ».

Suspendons un instant l'hypothèse des processus inconscients : l'expérience dans laquelle nous éprouvons (conscience vécue) la conviction que nous sommes maîtres de ce que nous disons (savons, faisons, etc.) concorde avec l'idée d'une conscience souveraine dépourvue d'ombre en son principe (conscience théorique). Réactivons maintenant l'hypothèse : il est devenu impossible de continuer à accorder – surtout à titre d'évidence – que l'expérience d'une conviction de maîtrise (conscience vécue) soit mise en concordance avec le principe d'une conscience souveraine (conscience théorique). L'irruption de l'hypothèse des processus inconscients ne récuse pas l'éventualité d'une conscience théorique souveraine ; elle éveille seulement un soupçon ineffaçable.

L'expérience du mensonge réussi

Raisonnement sur des processus inconscients et des consciences suscite de nombreuses difficultés dans la mesure où les vocables « inconscient » et « conscience » s'entendent de multiples manières dans des contextes eux-mêmes divers (philosophiques, politiques, cognitifs, thérapeutiques, etc.). Cette polysémie tend à brouiller et à compliquer la compréhension de la problématique des effets d'insu, d'autant qu'est mise en question l'évidence d'une souveraineté de « la » conscience. Avant de procéder à une généralisation, je voudrais dégager plus clairement les articulations principales de la problématique des effets d'insu en la traduisant dans un contexte qui se prête aisément à l'expérimentation.

Le nœud de l'argumentation que je viens de développer tient au fait que l'évidence de la souveraineté (la conviction que j'éprouve – ou que je n'ai même pas besoin d'éprouver comme telle – de savoir ce que je dis ou sais) peut aussi être déchiffrée comme l'expérience même du dérobement s'accomplissant ou déjà accompli. Un analogue de cette évidence est la *confiance aveugle* de celui qui est visé par un menteur dans le cas d'un *mensonge réussi*. J'entends par mensonge *réussi* un mensonge qui s'accomplit en se déroband à la vigilance de son destinataire comme confiance insouciant ou aveugle, que le destinataire ne saurait formuler comme telle (« j'accorde ma confiance à... ») – ni même effectuer – pour la raison qu'il n'en a même pas idée. Chacun peut expérimenter une telle situation, qu'il élabore de tels agencements en rôle de menteur (chacun dispose de l'instrumentation appropriée dans l'intimité de son « laboratoire portatif personnel »), ou qu'il en soit victime en rôle de destinataire.

De manière synthétique, on peut identifier trois moments principaux dans le développement d'un mensonge réussi. Le premier moment est celui de la réussite du mensonge liée à la confiance aveugle du destinataire (analogue à la croyance en une souveraineté de la conscience). Le deuxième moment (s'il a lieu) est celui du soupçon, lorsque le destinataire soupçonne l'éventualité qu'il soit pris dans les rets d'un mensonge. Le troisième moment (s'il a lieu) est celui de la réinterprétation, lorsque le destinataire tente de reconstituer tout ou partie de l'agencement mensonger pour réinterpréter rétroactivement sa confiance aveugle du premier moment comme le dérobement, à ses yeux, de cet agencement.

Le mensonge bascule dans le deuxième moment avec l'irruption du soupçon¹⁰ qui évapore la confiance aveugle et cristallise un doute vigilant. Ce doute vigilant est comme le fléau d'une balance en équilibre sur le fil de son couteau. De ce que je ne décèle rien, je ne peux rien conclure de certain : soit je ne décèle rien parce qu'aucun mensonge me visant n'est en cours, soit je ne décèle rien parce qu'un mensonge me visant est en cours quoique son agencement soit parfaitement dérobé à mes yeux.

Le menteur du logicien est toujours déjà démasqué : seul un mensonge raté (non réussi) ou déjà éventé ouvre au destinataire l'éventualité de constater des dits incompatibles entre eux ou en désaccord avec des faits, et de les formuler en termes de propositions jugées fausses ou contradictoires. Mais le mensonge réussi, qui s'accomplit *avant* le soupçon, dans l'ombre portée de la confiance aveugle, n'est pas décelable *aux yeux du destinataire*, lequel ne saurait donc avoir l'idée¹¹ de convoquer la logique pour examiner s'il serait ou non possible de formuler des propositions fausses ou contradictoires pouvant être interprétées comme autant d'indices d'un mensonge. Autant la logique peut combattre le mensonge *déjà éventé* comme une ombre noire qu'il convient d'éliminer, autant elle redoute en silence le mensonge *réussi* comme une ombre blanche lui rappelant l'une de ses conditions de possibilité – se laissant aussi déchiffrer comme une limitation –, qui est une exigence de positivité, à savoir qu'un raisonnement logique requiert que tous les principes, règles,

10. Dans le contexte de l'hypothèse des processus inconscients, l'irruption de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients correspond à l'irruption du soupçon.

11. Je remercie Serge Hajlblum d'avoir attiré mon attention sur *je n'ai pas l'idée de...*

axiomes et propositions qui y interviennent (1) soient explicitement énoncés, (2) appartiennent à un même univers et (3) y soient présentables *en même temps*.¹²

Mais le menteur du mensonge réussi – le menteur des interprètes – ne clame pas son mensonge à la cantonade, car l’agencement qu’il élabore, *il l’adresse à quelqu’un*¹³. C’est un dialecticien qui raisonne sur la connaissance qu’il acquiert au sujet du destinataire, et plus particulièrement sur les failles et points aveugles qu’il décèle dans le savoir et les procédures d’interprétation de ce destinataire. Il peut ainsi éviter d’éveiller les soupçons du destinataire et, partant, effacer toute trace du mensonge aux yeux de ce destinataire, en repliant avec soin l’agencement mensonger qu’il élabore dans l’ombre portée de ces points aveugles. Ce menteur met en jeu une différence entre son point de vue, où *il se voit n’être pas vu*¹⁴, et celui du destinataire que ce menteur comprend comme *celui qui ne voit pas qu’il ne voit pas*. Lors du premier moment de la réussite du mensonge, la confiance aveugle équivaut à un dérobement au deuxième degré, c’est-à-dire au dérobement d’un dérobement. L’irruption du soupçon (si elle a lieu) conduit au moment du soupçon dans lequel le fléau de la balance est en équilibre entre deux hypothèses opposées, à savoir entre l’hypothèse de la *présence d’une trace indécélable* (je ne vois rien parce qu’il y a un mensonge qui me vise et qui est dérobé à mon regard) et l’hypothèse d’une *absence de trace indécélable* (je ne vois rien parce qu’il n’y a pas de mensonge qui me vise et que rien n’est dérobé à mon regard). Le soupçon ouvre la voie à un doute sans repos. Ce n’est qu’au troisième moment (s’il a lieu) que le destinataire peut en venir à reconstituer et à analyser l’agencement mensonger, ce qui pourra le conduire à devoir déceler en lui les points aveugles auxquels le menteur avait accroché sa construction, et ainsi réinterpréter rétroactivement la confiance aveugle dont se nourrissait la réussite du mensonge.

L’expression *confiance aveugle* qui caractérise le premier moment doit être entendue avec réserve car le destinataire n’est le siège d’aucun processus, accomplissement, ou effectuation d’aucune sorte qui réaliserait ou effectuerait une telle confiance. Cette confiance doit être comprise comme un *non avoir-lieu*, relativement au destinataire, en ce sens qu’elle correspond à ce dont lui-même, le destinataire, n’a pas idée ; elle n’est appréciable, au titre d’un *effet* [de confiance], qu’aux yeux du menteur qui *voit*, comme un dérobement au deuxième degré, que le destinataire *ne voit pas qu’il ne voit pas*. En revanche, le dérobement au premier degré s’accomplit effectivement en tant que le menteur met en jeu les failles et les points aveugles qu’il a décelés chez le destinataire. Je veux insister encore : la confiance aveugle n’est pas une manière de processus qui, ayant détecté la visée d’un mensonge au moyen d’un sonar approprié, fabriquerait une certaine quantité de confiance diffusée dans l’organisme à la manière d’une substance anesthésiante ou psychotrope¹⁵.

Dans le point de vue du menteur, cette confiance du destinataire – clé de la réussite – se déplie en une négation sans fin : il ne voit pas qu’il ne voit pas... qu’il ne voit pas¹⁶. Ainsi est aperçu comme régression sans fin, depuis le point de vue du menteur, ce que le destinataire ne peut ni dire ni même penser, qui n’est pourtant pas silence ni réticence – c’est même une absence de silence ou de réticence –, parce qu’un tel dire ou une telle pensée ne deviendrait possible que depuis le soupçon qui dévoilerait la confiance aveugle comme

12. Je reviens en détail sur ce troisième aspect, *présentables en même temps*, avec l’étude des effets d’insu.

13. Concernant l’adresse d’un mensonge, voir en particulier Jacques Lacan, « Le séminaire sur “La Lettre volée” » (1955), in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 11 *sqq.* Dans le cours de son analyse de la nouvelle d’Edgar Poe, Lacan rappelle l’histoire juive mentionnée par Sigmund Freud dans *Le mot d’esprit dans ses rapports avec l’inconscient* (1905), pour souligner en particulier la relation du signifiant à la parole et le rôle de l’adresse pour que le mensonge soit constitué, non moins que la vérité : « Pourquoi me mens-tu – s’y exclame-t-on à bout de souffle – oui, pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, alors qu’en réalité c’est à Cracovie que tu vas ? ». On pourra rapprocher cet apologue de ce passage d’Edmond Jabès : « [...] car la vérité passe par le mensonge qui la fonde ; à telle enseigne que l’on pourrait sans hésitation en déduire que la vérité se dit par le mensonge qu’elle dénonce en ne dénonçant qu’elle-même comme apothéose du mensonge porté à son plus haut degré de perfection » (*Le soupçon le désert*, Gallimard, Paris, 1978). On reverra aussi *City lights* (*Les lumières de la ville*) de Charles Chaplin (1931), en particulier la scène dans laquelle Charlot rencontre la fleuriste aveugle, où le spectateur voit la confiance aveugle de la fleuriste en tant qu’il voit que la fleuriste ne voit pas (premier degré), et surtout « ne voit pas » (n’a pas l’idée, au second degré) que celui qui lui a donné une pièce n’est pas l’homme riche qu’elle croit.

14. La situation est régressive, et rien n’exclut l’éventualité qu’un menteur soit lui-même destinataire d’un mensonge réussi agencé par un autre menteur, etc., ou même qu’un destinataire ayant repéré le mensonge qui le vise fasse croire au menteur qu’il n’a encore rien vu. La situation que j’étudie ici est le motif de base le plus simple. Mais les variations sur le thème du mensonge n’ont d’autres limites que celles de l’imagination et du registre symbolique.

15. Il se peut que, dans certaines situations et dans certains contextes psychologiques, certaines personnes puissent faire confiance pour des raisons très diverses (manipulations, subjugations, fascinations, fantasmes, etc.). L’expérience du mensonge réussi, du moins dans l’étude simple qui est proposée ici, ne concerne pas ces situations.

16. Ce développement de la négation « il ne voit pas » recroise la problématique de l’articulation entre une négation « infinie » et une manière de « compacité » développée par F. Baudry (voir *supra*, note 2). Dans cet exemple, ce *il ne voit pas*, qui est moins la négation de quelque chose que l’affirmation d’un *non avoir-lieu* (affirmation d’un *il n’y a pas*), a pour « équivalent théorique » un développement sans fin.

confiance aperçue. J'imagine que j'assume le rôle du destinataire. Comment pourrais-je dire, avant le soupçon : « je n'ai pas l'idée de soupçonner » ? Oxytitre ? Contradiction pragmatique ? Ou inachevable effacement : je n'ai pas l'idée que je n'ai pas l'idée... de soupçonner ?

L'hypothèse des effets d'insu

Ce que j'ai esquissé précédemment comme *conscience théorique* m'a permis de situer provisoirement ce au regard de quoi pouvait s'apprécier l'indiscernabilité liée à un dérobage. Mais, dans une perspective fondamentale, il convient de ne pas s'attarder à de telles consciences, surtout considérées isolément, pour généraliser l'idée des dérobements en un *schéma des évanouissements*, schéma qui intéresse les fondements et la constitution des constructions discursives, quelles qu'elles soient, et qui ouvre sur une articulation entre une ouverture immanente inépuisable, côté origine, et une filiation inachevable de dépassements et de réinterprétations, côté déploiement.

Première généralisation : le schéma des évanouissements

La première étape de généralisation consiste à creuser la figuration en termes de processus et de dérobements, qui laisse trop facilement imaginer une sorte de « réalité » sous-jacente, de manière à dégager le *schéma des évanouissements*, schéma d'articulation ou guide d'interprétation, où « évanouissement » – vocable emprunté à Leibniz dans le contexte du calcul différentiel – s'entend d'abord ici dans un contexte de différences discrètes. L'évanouissement articule une provenance supposée (au niveau de P dans la figure ci-dessous) et un seuil d'évanouissement (au niveau de S), lorsque les deux termes d'une différence, au niveau de la provenance supposée (différence entre b et b' au niveau de P), deviennent indiscernables au niveau du seuil d'évanouissement (en e au niveau de S) :

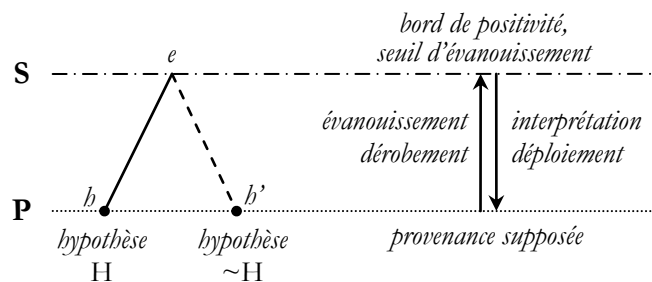


Fig. 1 – Le schéma des évanouissements.

Au mouvement de l'évanouissement (de P vers S), correspond le mouvement inverse d'une interprétation (de S vers P) qui *décide de faire la différence*, à partir de rien de décelable (en e au niveau du seuil S), pour *constituer une provenance supposée* (différence entre b et b' au niveau de P) qui soit en mesure de s'évanouir comme ce rien (en e au niveau de S). Si les deux mouvements de l'évanouissement et de l'interprétation s'accomplissent en sens inverse l'un de l'autre, ils jouent cependant des rôles très différents : l'évanouissement *efface des différences* et *diminue la détermination* (ce qui est discernable au niveau de P devient indiscernable au niveau de S), tandis que le mouvement inverse de l'interprétation *décide de faire des différences* et *accroît la détermination*. En tant que guide d'interprétation, le schéma ne décrit aucune « réalité » particulière ; il n'est applicable que lorsqu'on procure une interprétation à chacune des places et relations qu'il expose. Ainsi, par exemple, si j'associe à la différence $b b'$ l'opposition entre l'hypothèse H de la présence d'une trace indécélable, et l'hypothèse $\sim H$ d'une absence de trace, je comprends l'indiscernabilité des effets apparents (en e) comme corrélative de l'évanouissement de la différence $b b'$ entre les deux hypothèses opposées H et $\sim H$.¹⁷

On peut alors figurer un évanouissement au deuxième degré (l'évanouissement de la différence entre la présence d'un évanouissement et une absence d'évanouissement) en explicitant la distinction des niveaux :

17. Dans cet exemple, la différence entre les deux hypothèses opposées se laisse déchiffrer comme une négation. Je ne développe pas ici les implications potentielles d'une telle remarque qui laisse supposer la possibilité de maintenir des tensions contradictoires ou antagonistes comme si elles étaient « en solution » dans des constructions discursives, y compris formelles, à la condition qu'elles y demeurent évanouies, à la manière de cristaux de sel dissous dans de l'eau. En outre, dans la dissymétrie entre les deux mouvements inverses de l'évanouissement et de l'interprétation, il convient de souligner que le mouvement de l'interprétation (déplier l'évanouissement, faire la différence, apporter de la détermination, etc.) n'est pas homogène ni réductible à une déduction : il s'agit toujours de *décider* [l'interprétation], décision qui n'est d'aucune manière contenue ou présente « dans » l'évanouissement (au niveau du seuil S), et qui implique toujours un apport *exogène* de détermination de la part de l'interprète.

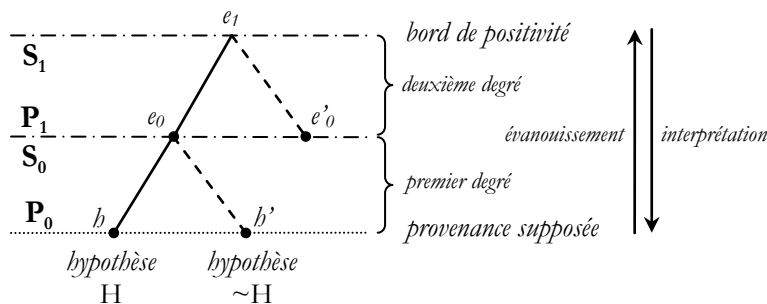


Fig. 2 – L'évanouissement au deuxième degré.

L'évanouissement au premier degré est l'évanouissement de la différence $b b'$ (niveau de provenance P_0) en e_0 (niveau d'évanouissement S_0). L'évanouissement au deuxième degré est l'évanouissement de la différence $e_0 e'_0$ (niveau de provenance P_1) en e_1 (niveau d'évanouissement S_1), où e_0 correspond à la présence d'un évanouissement et e'_0 à l'absence d'un évanouissement. Le niveau intermédiaire joue un double rôle, celui d'un seuil d'évanouissement S_0 à l'égard de la première provenance P_0 , et celui d'une provenance [supposée] P_1 à l'égard du deuxième seuil d'évanouissement S_1 . Interprété en termes de traces, l'évanouissement au deuxième degré se comprend comme une trace indécélable e_1 correspondant à l'évanouissement entre une trace indécélable e_0 (elle-même associée ici au premier évanouissement) et une absence de trace en e'_0 . Cette figuration rend sensible le fait que le schéma d'évanouissement est reproductible *sans fin* : au niveau d'évanouissement S_1 , la trace indécélable e_1 est indiscernable d'une absence de trace e'_1 , ce qui permet de formuler l'évanouissement de cette différence $e_1 e'_1$ pour un nouveau seuil d'évanouissement S_2 , etc.¹⁸

Seconde généralisation : les effets d'insu comme non avoir-lieu

La seconde généralisation applique le schéma des évanouissements aux constructions discursives *en tant que telles*, c'est-à-dire quelles que soient leurs visées (philosophiques, analytiques, scientifiques, juridiques, etc.), ce qui me conduit à formuler l'hypothèse qu'il y a des *effets d'insu* qui sont corrélatifs de différences qui s'évanouissent *dans* les constructions discursives (assujetties de ce fait à ces effets). Je ne re-déplie pas en détail les raisonnements déjà menés pour l'hypothèse des processus inconscients et pour l'expérience du mensonge réussi, car le schéma des évanouissements est simplement une manière de traduire que, à l'endroit d'un seuil d'évanouissement, il y a absence simultanée de preuve (démonstration, corroboration, etc.) et de réfutation (démonstration, contre-exemple, etc.) pour l'hypothèse et pour son opposée. On comprendra donc, en particulier, que le fait qu'une construction discursive ne se reconnaisse pas assujettie à un effet d'insu (qu'une telle éventualité soit ou non évoquée) ne constitue ni une preuve ni une réfutation de la supposition que cette construction soit ou ne soit pas assujettie à un effet d'insu.

À ce stade, l'hypothèse des effets d'insu n'est encore qu'une hypothèse particulièrement fragile puisqu'elle est avancée sans aucun étayage (raisonnement, preuve, étude, expérimentation, corroboration, etc.) qui conviendrait à une perspective aussi fondamentale et à un tel degré de généralité. Mais le seul fait d'évoquer une telle hypothèse agit comme l'irruption d'un soupçon : le fléau de la balance est en équilibre sur le fil de son couteau, car l'opposition entre l'hypothèse qu'il y a des effets d'insu et l'hypothèse opposée qu'il n'y a pas d'effets d'insu est, à ce stade, évanouie, et ce n'est qu'au troisième temps – s'il a lieu –, celui de l'interprétation, qu'il conviendra de tenter de constituer ou reconstituer ce qui est supposé s'être évanoui. Pour l'heure, au deuxième temps, celui du soupçon, il suffit de formuler l'éventualité qu'il y en ait pour que cette éventualité s'avère inéliminable. J'insiste ici : c'est l'éventualité [des évanouissements ou des effets d'insu]

18. Dans l'expérience du mensonge réussi, le mouvement d'évanouissement au premier degré (P_0 vers S_0) correspond d'abord au travail d'élaboration du menteur, lequel agit depuis le niveau des provenances pour que l'évanouissement se produise aux yeux du destinataire. Inversement, le mouvement d'interprétation du premier degré (S_0 vers P_0) correspond d'abord au travail du destinataire lorsque, une fois le mensonge soupçonné (s'il l'est), ce destinataire tentera de reconstituer le dispositif mis en place par le menteur. L'évanouissement au deuxième degré (P_1 vers S_1) peut se laisser déchiffrer de diverses manières : comme la différence évanouie entre la présence d'un évanouissement (présence d'une trace indécélable, voir rien, etc.) et une absence d'évanouissement (absence de trace indécélable, ne rien voir, etc.). Dans le cas du mensonge réussi, cet évanouissement correspond au fait que le menteur est parvenu, sans éveiller les soupçons, à faire en sorte que le destinataire ne voie pas qu'il ne voit pas, tandis que l'interprétation correspondante (S_1 vers P_1) correspondra, pour le destinataire, au surgissement du soupçon (suis-je ou non pris dans les rets d'un mensonge ?). J'étudie ici principalement le schéma des évanouissements dans le contexte des effets d'insu où l'accent est mis sur des différences qui sont des déclinaisons de l'opposition entre *il y a* et *il n'y a pas* (ou entre la présence et l'absence d'une trace indécélable). Mais le schéma des évanouissements convient à des différences quelconques, pouvant comporter deux termes ou plus.

qui est inéliminable (et non la « réalité » qu'il y en ait), car il faudrait effacer jusqu'à la tension entre l'éventualité et l'absence d'éventualité ; on ne pourrait être assuré qu'il n'y a ni évanouissements ni effets d'insu qu'à la condition qu'il n'y ait pas l'éventualité qu'il y en ait¹⁹.

Au demeurant, les discours ne sont pas donnés immédiatement (c'est-à-dire sans le secours d'une médiation, écrite, orale ou autre), et nulle part ils ne sauraient subsister *per se*. Laisser imaginer, comme je viens de le faire, qu'un discours serait une manière de personne morale, assujettie en tant que telle à des effets d'insu, relève de l'allégorie. Un discours est d'abord une pratique, et n'est effectif (ne prend effet) qu'à travers ceux qui portent attention aux paroles et aux écritures qui le propagent, et qui, au moins dans une certaine mesure, l'interprètent, en prennent acte et agissent en conséquence. Il échoit corrélativement à quiconque soutient un discours quant à sa face sue d'assumer les éventuels effets d'insu qu'il implique, à son insu s'il le faut. Autant l'hypothèse des processus inconscients et l'expérience du mensonge réussi concernent, au moins en première approche, des consciences individuelles, autant l'hypothèse des effets d'insu est d'emblée intersubjective (inter-consciences, etc.).

L'extrême insistance avec laquelle je fais intervenir l'expression « effet d'insu » (et non pas la forme substantivée « un insu ») est destinée à souligner deux traits fondamentaux qui ne vont pas de soi : (1) l'hypothèse des effets d'insu n'implique pas l'idée de l'articulation de « un insu », qui serait substantivé ou chosifié, avec un processus, et encore moins avec un organe, de sorte que (2) un effet d'insu n'est pas le fruit de l'oubli ou de la dissimulation (occultation, effacement, biffure, grattage, etc.) de quelque su déjà constitué. En d'autres termes, un effet d'insu n'est d'aucune manière comparable à un palimpseste ; ce n'est pas non plus une sorte de pellicule ou de voile recouvrant un su déjà constitué et qu'il suffirait de retirer ; enfin, il n'y a ni menteur, ni complot, ni malin génie, ni dieu trompeur, etc., qui agencerait ou fomenterait dans l'ombre de tels effets²⁰. Ce que l'expérience du mensonge réussi aperçoit comme confiance aveugle est maintenant généralisé comme un effet d'insu, c'est-à-dire comme un savoir qui fait défaut, un savoir qu'il n'y a pas – affirmation d'un *non avoir-lieu* plutôt que négation d'existence –, équivalent d'un point de vue théorique au développement inachevable d'une régression sans fin : *je n'ai pas l'idée que je n'ai pas l'idée... de ce dont je n'ai pas idée*. Quand surviendra le soupçon (s'il survient), je pourrai dire : *j'ai l'idée* (je soupçonne) *qu'il y a peut-être quelque chose dont je n'ai pas idée* (que je ne sais pas). Ce n'est qu'au troisième moment de l'interprétation (s'il survient) que je pourrai tenter de constituer (ou reconstituer) l'effet d'insu, c'est-à-dire ce que je reconnaitrai ou supposerai rétroactivement avoir fait défaut. Et comme les effets d'insu seront liés au rapport que chacun, pour autant qu'il aura soutenu un discours, aura entretenu avec [chaque aspect de] ce discours, il faut imaginer corrélativement que les effets d'insu liés à un même discours peuvent être variables d'un aspect à un autre, d'une personne à une autre, d'un moment à un autre, d'une époque à une autre.

Ainsi généralisé, le schéma des évanouissements peut concerner divers aspects des constructions discursives, infimes ou importants, locaux ou globaux, et fondamentaux. On ne peut donc écarter l'éventualité que les principes les plus fondamentaux de ces constructions – même portés par les consensus les plus unanimes – n'impliquent des effets d'insu. Et puisque les effets d'insu ne sont pas circonscrits aux constructions mettant en jeu des expérimentations, leur éventualité atteint aussi tout ce qui intervient pour l'élaboration des constructions, y compris les constructions que certains pourraient comprendre comme reposant sur la supposition d'un fondement absolu, d'énoncés inconditionnés, d'énoncés de certitude, de jugements ou de propositions *a priori*, etc., d'axiomes, de principes formels, etc.

L'incopréésentabilité et l'ouvert immanent

Le schéma des évanouissements (et par suite l'hypothèse des effets d'insu) introduit un espacement²¹ qui est irréductible – sauf à détruire l'évanouissement lui-même –, espacement qui correspond, dans les

19. On recroise ici ce que j'ai précédemment esquissé concernant la logique lors de l'étude du mensonge réussi : l'exigence de positivité quant aux principes, aux axiomes et aux énoncés exclut que la logique puisse avoir prise sur ce qui se soustrait à cette positivité parce qu'évanouit, tandis qu'elle exclut aussi qu'une telle logique puisse récuser l'éventualité d'évanouissements et d'effets d'insu, y compris pour ce qui concerne son propre exercice. Plus généralement, on n'aperçoit pas assez, me semble-t-il, que l'exigence de positivité (énoncés explicites, traces, mesures, observations, etc.) implique une contrepartie qui agit comme un effet de limitation : le schéma des évanouissements est indissociable des médiations impliquées par cette exigence. On recroisera encore ce thème avec l'idée des objections introuvables (voir *infra*).

20. Il se peut que, dans certaines situations, des personnes mal intentionnées ou des groupes de pression peu scrupuleux élaborent et diffusent des informations incorrectes ou fausses en vue de tromper telle ou telle communauté. Je n'étudie ici l'hypothèse des effets d'insu que dans le contexte de la question des fondements.

21. Le vocable « espacement » est emprunté à Jacques Derrida.

figures déjà proposées, à l'écart irréductible entre la provenance supposée et le seuil d'évanouissement : on ne peut pas en même temps et à la fois faire la différence (niveau de la provenance supposée) et ne pas faire la différence (niveau du seuil d'évanouissement). L'étude du mensonge réussi a clairement montré l'exemple d'un tel écart : le menteur n'éprouve pas la confiance aveugle qui est le fait du destinataire, tandis que le destinataire insouciant ne voit pas l'agencement trompeur qui le vise mis en place par le menteur. La figuration du schéma des évanouissements est trompeuse à cet égard si on imagine qu'elle représente les deux points de vue *à la fois*, car elle est dressée depuis le point de vue du menteur, qui est aussi celui auquel parvient le destinataire (s'il y parvient) une fois le mensonge reconstitué. À cet égard, la formulation « on ne peut pas en même temps et à la fois faire et ne pas faire la différence » concernant le schéma des évanouissements, qui semble présenter le même motif que « une chose ne peut pas être à la fois blanche et non-blanche », est aussi trompeuse que la figuration du schéma des évanouissements car les points de vue sont *incoprésentables*.

Reprenons un instant l'exemple du mensonge réussi pour raisonner. Pour qu'il y ait mensonge, il faut que le menteur et son destinataire appartiennent au même monde, de sorte que leurs points de vue doivent être *compossibles* (au sens de Leibniz) ; en revanche, on ne saurait dresser un catalogue unique, dont les deux partenaires d'un mensonge réussi (c'est-à-dire avant le surgissement du soupçon) pourraient prendre connaissance, et où seraient collationnés les énoncés caractérisant les deux points de vue à la fois : ou bien la caractérisation du point de vue du destinataire, comme confiance aveugle, requiert l'effacement des énoncés spécifiant l'agencement mensonger, ce qui revient à effacer le point de vue du menteur, ou bien le destinataire doit prendre connaissance de l'agencement mensonger quand il prend connaissance du catalogue, et c'est son point de vue comme confiance aveugle qui s'évapore. En d'autres termes, la compossibilité – qu'on pourrait dire *réelle* – du menteur et du destinataire, condition de possibilité de la réalisation d'un mensonge réussi, n'entraîne pas la coprésentabilité mutuelle de leurs points de vue, qu'on s'en tienne à ce dont chacun des deux a conscience à l'égard de l'autre, ou qu'on exige la positivité d'une formulation explicite.

Comme je l'ai déjà souligné, ce qui est inéliminable n'est pas le fait qu'il y ait des effets d'insu, mais seulement l'éventualité qu'il y en ait. Ce qui provoque le soupçon n'est donc pas le fait qu'on aurait décelé une trace indécélable, un évanouissement, un effet d'insu, etc., mais seulement le fait de prendre acte que leur éventualité est inéliminable. L'étude au deuxième degré a montré que le schéma des évanouissements est régressif en ce sens qu'il reproduit les conditions de son applicabilité à chaque application : une interprétation ne peut pas faire valoir un évanouissement sans que soit reconduite l'éventualité d'un autre évanouissement au niveau de la provenance ainsi constituée. Il suffit donc d'évoquer l'éventualité qu'un énoncé fondamental implique des évanouissements (donc des effets d'insu) pour que cette éventualité puisse être développée sans fin à mesure que des interprétations feront valoir des évanouissements (donc des effets d'insu). Le fait qu'un tel développement doive donc demeurer *sans fin* souligne qu'il s'agit d'un trait de structure qui prend effet dans la finitude inachevable (ce sont des théories et des discours *effectifs* qui sont en jeu, et la considération de l'infini n'y est d'aucun secours), et rappelle surtout que si ce développement pouvait trouver un terme, on pourrait alors se procurer des énoncés déliés de toute éventualité d'évanouissements (et d'effets d'insu), ce qui est exclu par le principe même du soupçon : nul ne peut se procurer (hier, aujourd'hui ou demain, ici ou ailleurs) la garantie (preuve, démonstration, témoignage, expérimentation, etc.) qu'un énoncé (principe, hypothèse, conjecture, axiome, formule, etc., fondamental ou non, formel ou langagier, qu'il soit voisé, signé, etc.) soit délié de l'éventualité d'un évanouissement ou d'un effet d'insu. Qui, dès lors, pourrait recevoir comme fondement absolu (ou comme énoncé ou principe inconditionné, ou comme certitude apodictique, etc.), un énoncé exposé à l'éventualité d'un évanouissement ou d'un effet d'insu, ou un énoncé qui ne serait promu à un tel statut que sous condition de la garantie – impossible à obtenir – qu'il serait délié d'une telle éventualité ?

Dans le paysage du fondement absolu, la solidité superlative est imaginée comme un ici granitique (dans la finitude ordinaire) qui a pour corrélat l'éloignement absolu d'une limite dans le tout autre ordre d'une perfection hors d'atteinte (infinitude d'un là-bas ou d'un là-haut), ce qui fait de la finitude ordinaire une déchéance, un déchet ou un simulacre approximatif et grimaçant de la perfection, une « finitude finie », comme un jardin clos par les hautes murailles infranchissables de l'infinitude. Avec le renoncement à la solidité superlative, l'ici est irrémédiablement vulnérable et fragile (car exposé aux évanouissements et aux effets d'insu), mais il est aussi, indissociablement, ouvert immanent : il n'y a certes pas moins inachevabilité, mais la limite demeure au plus proche, abritée dans l'ici, comme reste et réserve inépuisable du sans fin grâce à quoi l'ouverture ne cesse de demeurer possible. Sans socles ni murailles, cette finitude-là est une

« *finitude inachevable* », que rien ne saurait arrêter ni excéder, tandis que chaque ici est un « *quelque part dans l'inachevé*²² ».

On peut maintenant esquisser le mouvement de la tension dialectique tenir/céder à l'endroit du savoir. Le tenir est maximal quand l'effet d'insu est lui aussi maximal ; et c'est aussi le moment où la fermeture de l'ouvert est elle aussi maximale : je n'ai pas l'idée de ce dont je n'ai pas l'idée. La tenue d'un savoir est comme une confiance aveugle, car son appui le plus ferme est un non avoir-lieu, un savoir qui lui fait défaut, comme une condition de cette tenue. Et aussi comme ce qui la limite. Que le soupçon fasse irruption, qu'un évanouissement soit dévoilé, constitué ou reconstitué, et l'ouvert s'entrouvre, et la tenue cède. Effet d'insu décelé au futur antérieur : ce dont je n'aurai pas eu l'idée. Et l'ouvert se sera déjà refermé. Quelque confiance que j'accorde à l'idée qui est venue, je ne saurais la délier du risque d'un effet d'insu, aussi doit-elle prendre place, à son tour, dans le défilé régressif. Le mouvement de ce développement est donc sans fin, et l'hypothèse des effets d'insu diffère sans fin l'espoir d'un savoir ultime, c'est-à-dire un savoir qui serait ultimement délié de l'éventualité d'évanouissements ou d'effets d'insu. Et cette différence s'accomplit comme temporalisation²³.

Aussi loin qu'on aille dans ce développement, il doit demeurer un reste, un retrait, comme corrélat, conservation et témoignage de l'il n'y a pas. Les effets d'insu sont une dimension d'espacement, et l'espacement est une manière de comprendre ce qui empêche que tout soit donné tout d'un coup²⁴. Ce reste – ou plutôt, le mouvement de ce reste – est l'ouvert immanent. Mon sol est cet ouvert, cet abîme.

Accordons donc toute notre attention au granit fondamental le plus fermement établi, à la certitude hyperbolique la plus constante, au consensus le plus largement partagé, au miroir vertigineux de la paroi de marbre parfaitement lisse : là gît l'évanouissement et l'effet d'insu, là gît aussi l'ouverture. Sublime ironie des effets d'insu. « Tout cède et rien ne tient bon²⁵ ».

22. Rainer Maria Rilke, *Die Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge* (1910), *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, tr. fr. de Maurice Betz (1910), éd. Émile-Paul frères, Paris, 1926, p. 182.

23. Le vocable « différence » est emprunté à Jacques Derrida. Cette temporalité n'est pas le temps lisse et linéaire de la positivité scientifique, car elle appartient à l'articulation entre les conditions de possibilité et les effets de limitations, au degré le plus fondamental, comme une sorte de vestige fossile ou d'éclat du lieu. Le développement régressif qui charpente cette temporalité provient de l'application réflexive de la théorie de fondement à elle-même (voir *supra* la remarque n° 1), temporalité qui n'est pas sans affinité avec celle que Vladimir Jankélévitch identifie comme saisie réflexive de la pensée : « Le temps a devancé le travail préparatoire de la catharsis, le raisonnement et le discours ; le temps est déjà là, sous la lampe, assis à notre table ; il est déjà là, pensée pensante en train de penser. Il est déjà là, et, comme l'humour, il n'est déjà plus là ; et par exemple, en ce moment même il s'écoule... Ironie des ironies ! Sainte pétition de principe ! C'est dans le temps que je cherche ce qu'est le temps. Ou plutôt (car la préposition *dans* est encore trop spatiale) : c'est temporellement que je médite sur le temps. Le travail philosophique est un cercle où l'on tourne sans fin, courant derrière le temps qui fuit. Objet *prévenant, englobant*, objet évasif, rebelle à toute spatialisation, objet décevant, objet qui est encore le sujet ! [...] Penser le temps, c'est accomplir un voyage irréversible au cours duquel il faut que la pensée se saisisse elle-même ; penser le temps, c'est penser réflexivement l'opération de la pensée ; si bien que l'intuition ne se situe ni au bout du livre, ni au terme du discours, ni à la fin du temps. » (Vladimir Jankélévitch et Béatrice Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, Paris, 1978, coll. Folio Essais, p. 29-30).

24. Je rapproche ici l'espacement de ce que Bergson dit du temps : « [...] le temps est ce qui empêche que tout soit donné tout d'un coup. Il retarde, ou plutôt il est retardement. Il doit donc être élaboration » (« Le possible et le réel » in *La pensée et le mouvant* (1938), PUF, Paris, 1990, p. 102). J'ai forgé le vocable « incoprésentabilité » pour approcher cette troisième « dimension d'espacement » – si du moins on comprend les deux premières comme spatialité et temporalité – qu'on peut comprendre comme une dimension de niveaux : il n'y a distinction de niveaux [en ce sens] que sous condition d'incoprésentabilité de leurs caractérisations ou descriptions positives. À cet égard, on pourra dire que l'incoprésentabilité est cette dimension d'espacement qui empêche que les niveaux soient donnés tout d'un coup ; on ne peut espérer les apercevoir ou les « feuilleter » que dans un déploiement ou un parcours à la fois spatial (forçage d'une mise à plat) et temporel (ordre de parcours, interprétation d'évanouissements, etc.). Corrélativement, l'incoprésentabilité complique l'exigence de positivité, laquelle n'est plus circonscrite aux deux seules dimensions de la spatialité et de la temporalité. L'idée de « dimensions d'espacement » ne fait pas allusion aux diverses acceptations de « dimension » en mathématiques, de sorte que ces trois dimensions d'espacement ne sont comparables (du moins directement et trivialement) à aucun système de coordonnées, base vectorielle, etc. En revanche, le recours au vocable « dimension » retient l'idée d'une *solidarité indéfectible* des dimensions et d'une *irréductibilité mutuelle* de ces dimensions les unes par rapport aux autres : dire qu'il y a trois dimensions d'espacement signifie qu'il y a trois *espèces d'espacements*, à la fois distinctes et indissociables – temporalité, spatialité et incoprésentabilité –, aucune des trois n'étant réductible à l'une (ou à une combinaison) des deux autres, aucune des trois ne pouvant être présentée sans les deux autres. Cet espacement n'est aucun espace géométrique ou physique, ni aucune forme a priori d'intuition sensible, de perception ou de donation. Pour ce qui concerne la positivité actuelle, en particulier la positivité scientifique, cet espacement nous donne à comprendre aujourd'hui comment ce qui se déchiffre au recto comme *conditions de possibilité* de cette positivité se laisse en même temps déchiffrer au verso comme *effets de limitation* : si nous comprenons que l'espacement est *ce grâce à quoi* il y a positivité (donation, apparaître, manifestation, trace, etc.), nous devons comprendre aussi qu'il est, indissociablement, *ce qui empêche* que tout soit positif (donné, apparaissant, manifesté, tracé, etc.) tout d'un coup. Bref, on comprend que la limitation empêche un accès ultime ou immédiat à ce qui est rendu possible *du fait même de cette limitation*, de sorte qu'on pourra aller jusqu'à dire que c'est la même limitation qui agit au recto en rôle de condition de possibilité et au verso en rôle d'effet de limitation. (Ne pourrait-on relire autrement – fût-ce seulement partiellement, quitte peut-être à en dépasser la visée – les formes a priori de la sensibilité de Kant, si du moins on accepte de les arracher à l'espace et au temps physico-mathématiques du XVIII^e siècle ? *Que tout ne soit pas donné tout d'un coup...*, n'est-ce pas l'un des traits de la finitude ? Manquerait, alors, dans ce contexte, la troisième dimension de l'incoprésentabilité. À moins peut-être qu'elle ne soit repliée à l'abri des a priori, des inconditionnés et du transcendantal ?) Ces trois dimensions d'espacement ne sont attachées à aucun système de perception, à aucune sensibilité ou intuition ; elle caractérisent – à mon sens – l'un des traits majeurs de la *médiation de l'écriture* (et son dépassement comme information *au sens de l'informaticien*). Voir, à ce sujet, « Un acheminement vers la question de l'écriture », *op. cit.*, et *supra* la note 2.

25. Πάντα χωρεῖ καὶ οὐδὲν μένει, Héraclite, fragment A6 Diels-Kranz, tr. fr. Marcel Conche, Paris, PUF, coll. Épiméthée, 1986, p. 463.

La double dialectique des effets d'insu

Dans la perspective de la question des fondements, comme je l'ai déjà remarqué (voir *supra* la remarque n° 2), le recours à la supposition d'un fondement absolu doit être compris comme *sans efficience réelle*, car une construction discursive ne saurait se procurer quelque solidité ou appui que ce soit auprès d'un fondement absolu qu'il n'y a pas. N'y aurait-il alors aucun *tenir* concevable ? Ce qui précède permet au contraire d'apercevoir que des effets d'insu puissent s'avérer extrêmement résistants, de sorte qu'on peut comprendre qu'un fondement puisse se montrer *résistant* dans l'*exacte mesure* où l'idée de ce qui pourrait le faire fléchir fait défaut ou ne parvient pas à s'imposer. D'où la traduction proposée : la supposition d'un fondement absolu ou la solidité superlative dont on crédite ordinairement les fondements ne seraient en somme qu'une sorte de confiance aveugle, comme une brume abritant un effet d'insu.

Jusqu'à présent, j'ai abordé le développement régressif des évanouissements et des effets d'insu *in abstracto* ; mais la mise en œuvre de l'hypothèse des effets d'insu au degré le plus général suscite plusieurs questions et difficultés. Si on accorde qu'une conscience, même théorique, ne peut confectionner [consciemment] un évanouissement pour *se* l'adresser et produire *sur elle-même* un effet d'insu (*je me dis à moi-même que je l'ai pas l'idée de...*), comment sont produits et d'où proviennent ces évanouissements et ces effets d'insu ? Sachant en outre que j'aborde les constructions discursives comme des pratiques (et non comme des instances abstraites), quel agencement de pratiques pourrait être de nature à conduire certains évanouissements et effets d'insu jusqu'à être partagés au sein de consensus parfois étendus et durables ? Enfin, puisque les effets d'insu ne résultent pas de processus qui s'accompliraient – à la manière d'un malin génie dissimulant quelque su déjà constitué –, faudrait-il imaginer un agencement de pratiques dont résulterait, si l'on peut ainsi dire, du savoir qui fait défaut, c'est-à-dire du *non avoir-lieu* ? Plus précisément, puisque je raisonne principalement ici au plan des discours et de leurs fondements, la question devient : quel agencement de pratiques intersubjectives, qu'il est plausible d'imaginer intimement lié à la constitution des discours, pourrait être de nature à conduire chacun de ceux qui soutiennent un discours à serrer au plus près ce dont nul d'entre eux n'a [encore] idée quant aux fondements de ce discours ?

Je propose de comprendre un tel agencement comme la dynamique alternante de deux dialectiques : une dialectique des objections, qui tend à accroître la solidité d'une construction à l'objection (résistance d'un *tenir*), et une dialectique des dépassements, qui tend à déplier des évanouissements (vulnérabilité d'un *céder*).

La dialectique des objections

La dialectique des objections ne cesse de relancer le débat, de tenir la question en éveil et de solliciter l'objection jusqu'à ce qu'elle tarisse, au moins pour un temps, faute d'un argument qui ferait relance. De ce qu'une telle objection fasse défaut ici et aujourd'hui, on ne peut rien conclure de certain : une telle objection fait-elle défaut parce qu'il n'y a pas une telle objection (nul ne l'a encore trouvée ni ne la trouvera jamais), ou bien faut-il différer encore un peu et chercher plus avant jusqu'à ce que quelqu'un en trouve une qui puisse convenir ? Ce qui procure une stase provisoire, un peu de repos au sein de cette turbulence dialectique, prend ainsi la forme d'un évanouissement.

Le principe d'une dialectique des objections, qu'il convient d'abord de comprendre comme une pratique intersubjective de dialogue, appartient à un héritage qui concerne autant la politique et la philosophie que les sciences, et bien au-delà. Aucune construction discursive ne peut s'y soustraire²⁶, fût-elle une logique, fût-elle mathématisée ou mathématique, fût-elle même conforme aux exigences de la rigueur formelle la plus stricte. Outre que la logique peut intervenir dans l'élaboration, l'acceptation ou le rejet de certaines objections, cette dialectique ne se réduit cependant pas à des démonstrations. Quand elle s'applique à des constructions logiques ou mathématiques, cette dialectique n'a pas pour objet de remplacer le vrai par le faux (ou vice versa) ou le démontré par le non-démontré (ou vice versa), mais de contribuer, par exemple, à l'examen des conditions de possibilité et des limitations de ces constructions, à la critique des interprétations associées aux énoncés formels, à l'élaboration des systèmes d'axiomes, etc., et par conséquent aussi à l'élaboration des logiques. À cet égard, la pratique d'une dialectique des objections inclut le principe des tentatives permanentes de réfutation proposé par Karl Popper, mais sans pour autant se réduire à des réfutations factuelles ou

26. Dire qu'aucune construction discursive ne peut être soustraite à la dialectique des objections est encore une manière de rappeler la décision initiale qu'il n'y a pas de fondement absolu. Pour autant, cela n'implique pas que chacun soit obligé de consentir à entrer dans le jeu dialectique visant un discours qu'il soutient.

expérimentales, car la dialectique des objections intéresse aussi l'élaboration et la critique des principes fondamentaux, quelles que soient les constructions concernées, expérimentales ou non, y compris les constructions formelles, y compris les règles et protocoles de mise en œuvre de la tentative permanente de réfutation, y compris aussi les règles et protocoles de mise en œuvre de la dialectique des objections elle-même²⁷.

Toute question n'intéresse pas les fondements d'une construction, et toute objection prise en charge n'induit pas un remaniement fondamental. Mais il est clair qu'une construction ne saurait *tenir... au moins un temps* si cette dialectique ne conduit pas, au moins pour un temps, à une stase pendant laquelle les principes fondamentaux sont stabilisés parce que nul ne parvient à concevoir ou à faire valoir une objection qui provoquerait un réexamen de ces principes. Plus une construction perfectionne ses principes fondamentaux et/ou plus la stase se prolonge, plus la question de leur solidité se précise et prend de l'acuité, et plus l'étau se resserre autour de cette solidité. Au fur et à mesure que les objections présentées sont prises en charge, la construction est modifiée et perfectionnée en conséquence, ce qui doit normalement renforcer la validité de la [partie apparente de la] construction et améliorer sa solidité. Mais lorsque les objections tarissent, cette solidité apparente déjà constituée se trouve en quelque sorte soutenue et augmentée par le fait qu'il y a défaut d'une objection. De ce qu'une telle objection fasse défaut *aujourd'hui*, on ne peut rien conclure de certain *aujourd'hui* : soit il y a une telle objection quoique nul n'en ait encore l'idée *aujourd'hui*, soit il n'y a pas une telle objection, et on ne la trouvera jamais. L'évanouissement qui fait stase – il y a/il n'y a pas [une telle objection] – correspond à un effet d'insu lié à une résistance. Là où, pour un temps, l'objection fait défaut, là s'établit, pour un temps, le consensus qui fait d'autant plus aisément valoir à tous la solidité superlative de la face sue qu'il prend appui sur la résistance que chacun assume pour sa part – à son insu s'il le faut – en tant qu'objection qui fait défaut, parce qu'il n'en a pas – lui non plus – l'idée.

Accorder qu'aucun énoncé n'est délié de l'éventualité d'évanouissements et d'effets d'insu conduit à concevoir que les énoncés fondamentaux (aussi bien que les consensus qui les reconnaissent et s'en portent garants) sont en quelque manière à double face : une face sue, qui correspond à ce qui est positivement accordé, énoncé, compris, etc., qui constitue la part apparente des constructions, et l'autre face, qui est liée à l'ouverture immanente, donc à d'éventuels évanouissements et effets d'insu.

Peut-être n'apercevons-nous pas toujours avec une acuité suffisante le caractère surprenant – sinon extravagant au premier abord – de pratiques (la dialectique des objections, mais aussi la logique) qui visent l'obtention d'une fermeté par le détour d'une recherche et d'une exposition inépuisables de la vulnérabilité des constructions, étant remarqué que ces

27. Voir *supra* la remarque n° 1 concernant l'applicabilité réflexive d'une théorie de fondement comme témoignage de la décision initiale. J'ai évité le recours à certains vocables, comme *réfutation* ou *falsification*, par exemple, qui sont trop marqués par les oppositions vrai/faux, vérité/fausseté et par le contexte des démonstrations, pour préférer le vocable plus neutre d'*objection* : ce que j'introduis comme *dialectique des objections* peut concerner des problématiques très diverses qui n'ont pas toujours pour visée une « réfutation », d'autant qu'il s'agit plus de déplier des évanouissements que de passer d'une thèse à sa négation. Dans le chapitre « Retour aux présocratiques » de *Conjectures et réfutations* (1963, tr. fr. par Michelle-Irène et Marc de Launay, Payot, Paris, 1985), Popper fait remonter l'émergence de la tradition rationaliste critique à l'École ionienne (Thalès, puis Xénophane) : « En tout état de cause, la conjecture selon laquelle Thalès encourageait de façon active la critique chez ses disciples permettrait d'expliquer que l'adoption d'une attitude critique à l'égard de la doctrine du maître ait pu devenir partie intégrante de la tradition observée par l'École ionienne. [...] Le fait historique demeure : c'est dans le cadre de l'École ionienne que, pour la première fois, des disciples ont, génération après génération, critiqué leurs maîtres. [...] L'ensemble de cette démarche conduit, par une sorte de nécessité, à une prise de conscience : nos tentatives pour saisir et découvrir la vérité ne présentent pas un caractère définitif mais sont susceptibles de perfectionnement, notre savoir, notre corps de doctrine sont de nature conjecturale, ils sont faits de suppositions, d'hypothèses, et non de vérités certaines et dernières ; enfin, la critique et la discussion sont les seuls moyens qui s'offrent à nous pour approcher la vérité. On aboutit ainsi à une tradition qui consiste à formuler des conjectures hardies et à exercer la libre critique, tradition qui a été à l'origine de la démarche rationnelle et scientifique et, partant, de cette culture occidentale qui est la nôtre et la seule qui soit fondée sur la science (même si, de toute évidence, ce n'est pas là son seul fondement). [...] Voilà ce qu'affirme, me semble-t-il, la véritable théorie de la connaissance (que je soumetts à votre critique), ce qui ressort de la description authentique d'une pratique qui a vu le jour en Ionie et que la science moderne a intégrée (même s'il y a encore bien des savants pour croire au mythe baconien de l'induction) : la connaissance opère par *conjectures et réfutations*. » (p. 228-230). L'idée générale d'un tel rationalisme critique s'accorde très bien à la décision qu'il n'y a pas de fondement absolu et à l'idée d'une dialectique des objections. Mais l'extension qu'on accorde à la mise en œuvre d'une telle idée peut faire difficulté, car tout ce qui pourrait se trouver soustrait à une telle entreprise critique pourrait se trouver crédité d'un « caractère définitif ». On comprend donc que, de proche en proche, toute construction ou considération qui intervient directement ou indirectement dans l'élaboration de connaissances soumises à une telle critique doit elle-même être soumise à une telle critique, ce qui renvoie, par exemple, aussi bien à la question de l'application réflexive de l'entreprise critique à elle-même, qu'à la question des rapports turbulents entre science et raison (voir *supra* la note 6 concernant Bachelard). Mais on comprend aussi, parce que la critique requiert la positivité des énoncés à critiquer, que *ce dont nul n'a idée* soit soustrait – « par nature », pourrait-on presque dire – à l'entreprise critique et puisse donc se trouver en quelque manière abrité sous le vêtement d'un « caractère définitif » : l'entreprise critique agit alors comme un frein extrêmement puissant qui bloque l'entreprise critique et produit un effet de solidité superlative (voir *infra* ce qui concerne l'objection introuvable). Il en va du rationalisme critique comme du doute hyperbolique : qui pourrait *effectivement* critiquer ou mettre en doute ce dont il n'a même pas idée ? Faudrait-il y voir l'une des raisons qui aurait pu motiver la défiance de Popper à l'égard de la psychanalyse ?

pratiques sont elles-mêmes vulnérables car elles ne dépendent d'aucun principe ni d'aucun protocole de mise en œuvre inconditionnellement déterminé (si du moins on accorde qu'il n'y a pas de fondement absolu), et ne sont accompagnées d'aucun moyen ou dispositif contraignant. Au demeurant, la formulation proposée ici pour cette dialectique n'est qu'une esquisse d'articulation, le contour d'une idée dont chaque mise en œuvre doit, dialectiquement, élaborer et préciser le sens et l'usage.

Le défi implicite ou explicite que cette dialectique adresse à tous ceux qui en reçoivent l'appel porte la vulnérabilité à son plus haut degré, comme si le suffrage du consensus valait lapidation pour ce qui fait défaut, part maudite (mal dite) dont chacun doit ré-accomplir le sacrifice en contrepartie de son adhérence au consensus²⁸. Sublime et violente alchimie des effets d'insu qui retourne la vulnérabilité en résistance pour l'exposer en pleine lumière sous le fard de la solidité.

L'idée de dépassement

Le destin des constructions discursives peut être divers. Les unes s'effondrent et tombent en poussière, d'autres s'évaporent, disparaissent ou sont oubliées, d'autres encore meurent ou se pétrifient, et restent figées, immobiles comme des statues dans un musée. Qu'une construction soit munie d'une assise trop rigide, elle tiendra jusqu'à ce qu'un séisme plus violent que les autres ne vienne la lézarder et provoquer son écroulement ; mais le premier coup de vent balayera une construction trop légère, produite au moindre effort dans la hâte, et c'est encore la ruine. Les « crises de fondement », les « révolutions scientifiques » et autres « changements de paradigmes » appartiennent normalement à la dialectique des objections, dont ils sont en quelque manière des ponctuations, comme autant de séismes qui libèrent sur une très courte durée l'énergie colossale accumulée dans le temps par la compression continue de plaques tectoniques immenses pourtant animées d'un mouvement imperceptible.

N'y a-t-il donc pas quelque génie parasismique des constructions discursives qui permette d'éviter à chaque fois de « [re]commencer tout de nouveau dès les fondements²⁹ » ? N'y a-t-il jamais aucune espèce de survivance, de legs ou d'héritage ? Certes, pendant les stases, la résistance que procure l'effet d'insu enveloppé dans l'objection qui fait défaut vaut bien un fondement absolu qu'il n'y a pas. Mais comment comprendre la tension dialectique alternante entre tenir et céder, comment éviter la ruine quand vient le temps où le tenir cède ? Il faudrait pouvoir changer de stase, passer d'un tenir à un autre, trouver un pont ou un passage, il faudrait que tout ne soit pas perdu et qu'au lieu de la ruine, ce soit l'occasion favorable d'un nouveau départ ou d'un prolongement, la possibilité de différer encore une fois, pour un temps, la catastrophe irrémédiable. Sans doute une part devra-t-elle être sacrifiée, comme témoignage de la conservation du fondement absolu qu'il n'y a pas ; mais le reste de la construction pourra être en quelque manière « sauvé », au sein de la nouvelle stase, éventuellement après réinterprétation, comme furent sauvés de la submersion les deux temples d'Abou-Simbel, découpés, transportés puis reconstruits plusieurs dizaines de mètres plus haut, préservés des eaux du barrage d'Assouan.

Le principe des dépassements revient à apercevoir que, lorsqu'un évanouissement est décelé, *ce à cause de quoi ça cède* peut se comprendre en même temps comme *ce grâce à quoi* tout ou partie de la construction qui cède – la construction dépassée – peut être en quelque manière récupéré (sauvé, légué, transmis, etc.) pour être intégré, après d'éventuelles réinterprétations, dans une nouvelle construction – la construction dépassante –. Comment comprendre cela ?

Au sein d'une construction, et pour un évanouissement donné de la différence entre deux hypothèses de la forme générale il y a/il n'y a pas, le *domaine d'invariance* est constitué par tous les éléments (aspects, traits, énoncés, interprétations, faits, écritures, etc.) qui *ne font pas la différence* entre les deux hypothèses, c'est-à-dire

28. Certains traits constitutifs des consensus liés à des effets d'insu sont peut-être à rapprocher d'autres dispositifs ou institutions via des traductions et des transpositions appropriées. Dans *Rome, le livre des fondations* (Grasset, Paris, 1983) où il commente le récit de la fondation de Rome par Tite-Live dans la perspective des thèses de René Girard, Michel Serres souligne la succession de meurtres et de viols qui jalonnent « la » fondation de Rome, ou plutôt ses multiples étapes et strates de fondation car « Rome ne cesse d'être fondée » (p. 116). En particulier, la disparition de Romulus : « Romulus tenait assemblée au marais de la Chèvre, quand, tout à coup, tonnerre, éclairs, éclata un violent orage. Des troubles prodigieux, dit-on ; une nuit noire descendit au milieu du jour, sillonnée de foudre et de vents impétueux. Le roi disparut aux regards, sous un épais nuage. Quand revint la lumière, tranquille et sereine, le trône royal était vide. Romulus n'était plus là. Stupéfaction muette de tous. Alors des cris s'élevèrent, de la bouche de quelques-uns, tous enfin acclament à l'envi le roi devenu dieu, fils de dieu et père de Rome. C'est un récit d'apothéose. L'apothéose est ici le passage de la violence, orage, au sacré : Romulus est dieu. Or Romulus était loup, fils de louve, il était violent, fils d'un viol. [...] On dit aussi tout bas, et comme un grand mystère, que le jumeau a été mis en pièces par les Pères, de leurs propres mains. Chacun d'eux, ajoute-t-on, en a pris une partie dans les plis de sa robe et l'a emportée. [...] Chacun sait, par soi-même, ce que tout autre cache. Chacun sait, grâce aux autres, ce qu'il se cache à lui-même. [...] non, ce n'est pas leur somme qui produit le Sénat ou l'ensemble des Pères. C'est la trace de sang au revers de leur toge. » (p. 95, 107 et 111 ; concernant l'articulation entre suffrage et lapidation, voir p. 123 *sqq.*).

29. René Descartes, *Méditations métaphysiques*, AT IX, 13.

qui demeurent *globalement invariants*, qu'on opte pour l'une ou pour l'autre hypothèse (on notera qu'il est *certain* qu'un tel domaine n'est pas vide, faute de quoi il n'y aurait aucun évanouissement à faire valoir). Partant, constituer (ou reconstituer) les hypothèses de l'évanouissement et constituer (ou reconstituer) le domaine d'invariance sont deux aspects d'un même mouvement d'interprétation et de réinterprétation.

On peut maintenant articuler l'idée de dépassement et le schéma des évanouissements : dépasser une construction consiste à élaborer et à faire valoir un évanouissement (ou un agencement d'évanouissements) au sein d'une construction (la construction dépassée) pour élaborer une nouvelle construction (la construction dépassante) en réinterprétant tout ou partie de la construction dépassée selon l'une des hypothèses mises en jeu dans l'évanouissement. Les éléments de la construction dépassée qui se trouvent dans le domaine d'invariance déterminé par l'évanouissement peuvent être conservés tels quels, ou récupérés via une réinterprétation, dans la construction dépassante, puisque globalement invariants par rapport à l'évanouissement. Les éléments qui ne sont pas invariants doivent faire l'objet d'un examen individuel : les uns seront écartés, d'autres amendés, modifiés, transformés, reconstruits, etc.

On comprend que la constitution du domaine d'invariance soit le cœur et l'enjeu d'un dépassement. Plus l'élaboration de l'évanouissement progresse et se précise, plus se révèlent rétroactivement les plis divers qui procuraient l'abritement grâce auquel l'évanouissement demeurerait insoupçonnable dans le domaine d'invariance : traces indécélables, éléments indiscernables, ambiguïtés, glissements, confusions, paradoxes, indéterminations, etc. Un évanouissement qui intervient de manière à la fois fondamentale et transversale peut conduire à un dépassement qui opère d'un seul coup une réinterprétation globale de la construction dépassée. Procéder à un dépassement est particulièrement utile (sinon parfois incontournable) quand on critique une construction pour la récuser alors qu'on requiert son acquis pour mener la critique à son terme. Situation qui n'est pas rare dans l'histoire des sciences, même s'il y a de nombreux degrés dans les dépassements selon la nature et l'étendue de ce qui est récupérable (crises, ruptures, révolutions, etc.)³⁰.

J'ai initialement approché l'idée de dépassement à travers la réflexion menée par Albert Einstein sur la physique et sur la possibilité de procéder à la réinterprétation globale d'une théorie, pourtant créditée d'une solidité superlative acquise au fil de plus de deux siècles d'améliorations et de corroborations, à partir de la réinterprétation totale ou partielle de ses principes et présupposés (éventuellement non formulés) les plus fondamentaux. Qui pourrait jamais vraiment « commencer tout de nouveau dès les fondements » s'il n'y a pas de fondement absolu ? Et la ruine n'est pas non plus la seule issue. En mathématiques, c'est sans doute l'élaboration des géométries non-euclidiennes qui se comprend le plus manifestement comme un dépassement, bien qu'il me semble que diverses constructions d'objets ou de théories mathématiques puissent être aussi comprises comme des dépassements, même si ce n'est pas la manière habituelle de les présenter.

Mais je n'aurais sans doute jamais élaboré le schéma des évanouissements pour généraliser le principe des dépassements si je n'avais aperçu à quel point l'informatique procède de manière très systématique à des réinterprétations dans un contexte encore plus contraint que celui de la formalité mathématique, à savoir les traitements d'information et les processus d'interprétation qui leur sont liés. Il me restait à trouver la jonction entre la perspective einsteinienne (domaine expérimental), et les processus d'interprétation informatiques (domaine de l'écriture et de l'information), pour obtenir une généralisation du principe des dépassements qui convienne au moins à ces deux domaines et, partant, aux théories assujetties à une formalité. La double analyse du schéma des évanouissements que j'ai suivie ici, selon les effets d'insu et selon les traces, indique l'orientation de la généralisation que je vise, à savoir qu'il suffit de recourir à la médiation de la parole ou à la médiation de l'écriture pour ouvrir l'éventualité d'évanouissements et, partant, l'éventualité d'effets d'insu, de traces indécélables, de réinterprétations, de dépassements, etc. Le renoncement (tel que proposé ici) à toute éventualité d'un fondement absolu, d'énoncés inconditionnés, de certitudes, etc., est ainsi directement lié au fait de recourir à ces médiations.

Variations d'un bord de positivité

Dans la figure du schéma des évanouissements, j'ai suggéré une articulation entre le *seuil d'évanouissement* et [ce que j'ai nommé] *un bord de positivité* (et non pas *le bord de la positivité*). Un tel seuil est comparable à un

30. Les dépassements intéressent surtout les concepts, principes et énoncés fondamentaux des constructions, en particulier dans le domaine scientifique (y compris formel et informationnel) et, à certains égards, dans le domaine du droit et des institutions. Toutefois, il est concevable que certaines constructions s'immobilisent, sans virer à la ruine ni survivre via un dépassement. Pour alléger le texte, j'ai globalement raisonné avec la supposition de l'évanouissement d'une [seule] différence, sachant qu'un dépassement peut mettre en jeu un agencement éventuellement complexe d'évanouissements où les différences ne se réduisent pas toujours au cas simple de l'opposition de deux hypothèses. En outre, j'ai raisonné directement au degré le plus fondamental des constructions, étant entendu qu'on peut a fortiori appliquer les mêmes considérations à des parties, régions, aspects, coupes, etc., des constructions.

bord en ce sens qu'il détermine la limite à partir de laquelle plus rien n'est positivement décelable *relativement à ce qui s'évanouit en ce sens*. Cela ne signifie pas qu'il n'y a plus rien, mais seulement que tout ce qui se trouve pris dans le cône de l'ombre portée de l'évanouissement demeure indécélable³¹.

Dans le cas des constructions qui sont articulées avec une phénoménalité mondaine (par exemple, les théories impliquant des observations et des mesures), la remarque concernant le fait que les énoncés et principes [fondamentaux], aussi bien que les consensus, soient à deux faces se prolonge au bord de positivité (qui joue en fait le rôle d'une médiation). Tandis que la part apparente des constructions (face sue) doit être articulée avec la part positive de la manifestation, articulation qui peut être soumise à la dialectique des objections (autant qu'à des procédures et à des dispositifs de corroboration), sur l'autre face, c'est la part inaperçue de la manifestation, comme reste insoupçonné, qui doit être recueillie comme trace indécélable sur le bord de positivité, et qui doit être ajoutée, côté construction, avec ce dont on n'a pas idée, c'est-à-dire un effet d'insu.

On comprend qu'un bord de positivité puisse être déplacé par l'effet d'un déplacement des seuils d'évanouissement (changement de regard induit par le dépliement d'un évanouissement, côté construction) tout autant que par l'effet de modifications ou d'innovations dans le domaine des appareils d'observation, du côté de la phénoménalité (qu'on songe, par exemple, aux incidences philosophiques et scientifiques induites par les télescopes et les microscopes au XVII^e siècle).

Sans re-déplier ici en détail la problématique des médiations³², je me bornerai à souligner que le bord de positivité articule l'ouverture immanente inépuisable (côté constructions) avec une manifesteté positive non moins inépuisable (côté phénoménalité mondaine). L'écriture, même entendue au sens le plus commun, peut jouer le rôle d'un tel bord médiateur dans diverses constructions, en particulier formelles ou formalisées. Le renoncement [tel que proposé ici] à toute éventualité d'un fondement absolu emporte avec soi le renoncement à toute éventualité d'une immédiateté, qu'on veuille l'opposer à la médiateté de la manifestation, ou qu'on imagine l'imposer à l'intériorité d'un ego, d'un sujet, ou d'une conscience (fussent-ils transcendants). Dès lors que la dialectique des objections – pratique intersubjective – est convoquée dans les procédures de constitution de la face sue des constructions, comment pourrait-on éviter de provoquer en même temps les effets d'insu impliqués par cette dialectique (même question pour la constitution d'une objectivité, d'un consensus, etc.) ?

L'objection introuvable et la solidité superlative

Je reviens un instant sur les implications de la dialectique des objections. Plus une construction parvient à prendre en charge les objections dont elle subit les assauts, plus elle conduit ceux qui la soutiennent ou l'élaborent à serrer au plus près l'argument dont nul d'entre eux n'a idée ou qu'aucun n'est en mesure de faire valoir de manière convaincante. C'est la maturité pendant laquelle la construction se perfectionne tout en accumulant les résultats et les témoignages qui corroborent sa solidité sur sa face sue. Sans doute comprendra-t-on que plus une construction s'est perfectionnée grâce aux objections qu'elle est parvenue à prendre en charge, plus il devient difficile d'en faire valoir de nouvelles, à cause de la finesse ou de la précision requise pour de telles objections, à cause de la complexité des raisonnements et des argumentations, etc. Sans doute aussi invoquera-t-on que de nombreuses autres raisons – sociologiques, culturelles, politiques, philosophiques, épistémologiques, psychologiques, etc. – peuvent encore accroître les difficultés pour faire valoir certaines objections. Mais s'en tenir à de telles considérations, pour pertinentes qu'elles soient, serait manquer le nerf structural des *objections introuvables* qui articule la dialectique des objections et le schéma des évanouissements.

Lorsqu'une construction se stabilise sur un évanouissement (qui peut être un agencement complexe d'évanouissements), toutes les différences et oppositions entre les objections ou hypothèses alternatives qui sont prises dans l'ombre portée de l'évanouissement (et qui seraient comprises comme distinctes ou opposées si l'évanouissement était déplié, niveau P des provenances dans le schéma) s'évanouissent *au regard de la construction concernée* (à l'endroit du seuil d'évanouissement S), ce qui détermine le domaine d'invariance associé à cet évanouissement. Partant, la dynamique de la structure évolue vers une tension maximale : plus la dialectique des objections est exercée de manière rigoureuse, et plus l'évanouissement est finement ciselé, et

31. Transposé au cas d'un mensonge réussi, cela signifie que lorsqu'on ne soupçonne pas un mensonge, on n'a pas non plus idée – *a fortiori* – du détail des articulations du mensonge.

32. Pour un aperçu rapide des médiations dans le contexte des disciplines expérimentales, voir « Conditions de possibilité et effets de limitation dans les théories et les modèles », 2016, in *Eikasia*, n° 72. Pour une approche plus détaillée des médiations et de la question de l'écriture, voir « Un acheminement vers la question de l'écriture », *op. cit.*

plus, par conséquent, il est rigoureusement cohérent qu'on ne parvienne pas à faire aboutir des objections ou des hypothèses alternatives concernant cet évanouissement au regard d'une construction dont le *tenir* est porté par cet évanouissement, et aussi longtemps qu'on n'examine les incidences de ces objections que *dans* le domaine d'invariance. En d'autres termes, les objections introuvables ne proviennent pas d'un défaut, d'une imperfection ou d'un manque de rigueur dans la mise en œuvre de la dialectique des objections, car c'est au contraire la rigueur d'une telle mise en œuvre qui implique qu'il y ait des objections introuvables.

C'est encore une manière d'apercevoir le motif de la dynamique alternante tenir/céder : la tension vers l'affermissement maximal du *tenir* (dialectique des objections) est en même temps élaboration et ciselage d'objections introuvables (attente et abriement d'un futur *céder*). Il convient au demeurant de souligner que ce qui est proprement introuvable, c'est l'objection qui prendrait une valeur *décisive* parce qu'elle parviendrait, à l'endroit du seuil d'évanouissement et dans le domaine d'invariance (c'est-à-dire au regard de la construction concernée), à *faire la différence* entre les effets pourtant indiscernables d'hypothèses certes distinctes (au niveau P des provenances) mais prises dans l'ombre portée de l'évanouissement (seuil S d'évanouissement). Pour autant, cela ne signifie pas, tant s'en faut, que nul n'ait aucun soupçon ou pressentiment d'objections concevables, mais seulement que de telles objections ne peuvent aboutir de manière décisive *dans le cadre strict* du domaine d'invariance d'une construction dont le *tenir* est dépendant de l'évanouissement associé.

Replacée dans le contexte de la décision qu'il n'y a pas de fondement absolu, le trait de structure de l'objection introuvable se montre ambivalent. D'une part, c'est une sorte de suintement du *céder* au sein de la solidité d'un *tenir*, de sorte que l'idée d'objection introuvable – c'est-à-dire l'idée qu'une objection décisive fait défaut – prend paradoxalement le sens d'un futur *céder* (paradoxe qui n'est qu'apparent dès lors qu'il n'y a pas de fondement absolu : aucun *tenir* ne peut être soustrait à l'éventualité d'un *céder*). Mais, d'autre part, ce même trait de structure, surtout quand on l'accentue comme le défaut d'une objection décisive, provoque une hypertrophie du *tenir* procurant l'illusion d'une solidité superlative. Pour autant qu'on s'en tienne rigoureusement à la construction dont le *tenir* est porté par l'évanouissement, il se produit un blocage, relativement à la dialectique des objections, qui peut conduire certains à glisser le défaut d'une objection décisive – défaut qui est relatif à un seuil d'évanouissement particulier – sur la l'affirmation ou la croyance qu'il n'y a absolument pas d'objection concevable – ce qui reconduit plus ou moins directement à la supposition d'un fondement absolu –, glissement d'autant plus inaperçu que l'idée des évanouissements et de leur articulation aux objections introuvables n'aura même pas été soupçonnée³³.

Dans ce qui précède, j'ai veillé à souligner que c'est en tant que décisives qu'il y a des objections introuvables impliquées par des évanouissements. Cela ne signifie pas qu'on ne puisse pas avoir idée de certaines objections, parfois même très précocement, quand bien même on ne pourrait les faire aboutir. Corrélativement, il convient de comprendre qu'il y a plusieurs degrés et plusieurs stades dans « l'élaboration » et le « ciselage » d'une objection introuvable ou d'un blocage³⁴. On peut dégager synthétiquement trois stades dans un telle « élaboration », que je présente ici sous les traits du blocage.

Le premier stade de blocage est celui de l'exigence de positivité inhérente à tout dialogue : on ne peut pas [tenter de] faire valoir une objection qu'on ne serait pas en mesure d'énoncer. En l'occurrence, on ne peut pas énoncer une objection dont n'a pas idée, et encore moins la faire valoir de manière convaincante pour la faire reconnaître par un consensus.

Mais il ne suffit pas de supposer un évanouissement, encore faut-il être en mesure de le faire valoir. Le passage du premier soupçon à une compréhension convaincante pour autrui des articulations, tenants et aboutissants d'un évanouissement peut requérir beaucoup de temps et de travail. D'où un deuxième stade de blocage, qui ouvre sur une large gamme de nuances, et qui correspond à une exigence de pertinence : une objection qui reste sans effet (qui ne conduit à aucun changement ou qui ne procure aucun gain notable) ne peut être reçue comme une objection [à proprement parler]. Cette exigence de pertinence relève du bon sens, surtout quand il s'agit de principes fondamentaux : à quoi bon bouleverser une construction pour la mettre sous une forme qui ne procure aucun (ou presque) avantage notable [aujourd'hui] ? On peut remarquer que plus un évanouissement est pressenti, plus de telles objections vont affleurer, puisqu'un évanouissement se

33. Un tel glissement suggère une idée que je n'ai pas développée ici, à savoir que la supposition qu'il n'y a pas de fondement absolu peut être comprise comme un *dépassement* de la supposition qu'il y a un fondement absolu. La remarque n° 2 (voir *supra*) concernant la non efficacité de la supposition qu'il y a un fondement absolu est alors une manière de formuler le domaine d'invariance de ce dépassement.

34. Les guillemets autour de *élaboration* et *ciselage* rappellent que tout ou partie de ce travail ne sera aperçu et reconnu que rétroactivement, une fois l'évanouissement déplié, au titre d'un effet d'insu.

laisse d'abord apercevoir comme une invariance, c'est-à-dire comme la possibilité d'interpréter les mêmes faits ou énoncés selon plusieurs approches ou hypothèses. D'autres objections peuvent intéresser des considérations à plus long terme, par exemple la minimisation, la simplicité ou même l'esthétique des noyaux de principes fondamentaux ; c'est un domaine difficile où des remaniements fondamentaux ne peuvent intervenir sans de solides raisons et, surtout, sans des prolongements ou des applications en-dehors ou au-delà du domaine d'invariance.

Un troisième stade de blocage, qui prolonge le précédent, est lié à l'obstacle des réinterprétations partielles. Le domaine d'invariance associé à un évanouissement ne couvre pas, en général, la totalité d'une construction : lorsqu'on envisage de déplier l'évanouissement, certains aspects de la construction ne sont pas invariants et doivent être pris en charge (écartés, modifiés, etc.) par une extension appropriée ou par le dépliement d'autres évanouissements (peut-être encore inaperçus). Il se peut donc qu'on ne puisse faire valoir un évanouissement parce que la réinterprétation choisie aurait, au-delà du domaine d'invariance associé à cet évanouissement, des incidences qu'on ne saurait pas [encore] prendre en charge.³⁵

La dialectique des dépassements

La dialectique des objections ne peut demeurer seule car n'elle n'agit sur l'élaboration des constructions que dans la mesure où, dans le même temps, elle conduit ces constructions vers un blocage. On peut comprendre que cette dialectique opère à plat, c'est-à-dire relativement à une stase, en ce sens qu'elle contribue à la détermination d'une stase tout en tendant à bloquer le changement de stase. De manière imagée, cette dialectique est efficace étage par étage, mais elle n'est adaptée ni aux escaliers, ni aux ascenseurs. Comme je l'ai déjà remarqué, lorsqu'on interprète le schéma des évanouissements dans la perspective des effets d'insu, il se produit un espacement entre deux points de vue qui sont certes compossibles (au sens où

35. Peut-être l'une des aventures les plus étonnantes, dans le champ scientifique, est-elle celle du mouvement, ne serait-ce que dans la période qui s'étend de l'Antiquité grecque jusqu'à Einstein (et sans doute cette aventure n'est-elle pas terminée). Ainsi, par exemple, pour parvenir à faire valoir le rejet de la thèse du géocentrisme, il fallait affirmer que la terre était en mouvement, au moins tournant sur elle-même et autour du soleil, et il fallait au moins, par conséquent, élaborer une construction théorique dont l'une des résultantes majeures soit de rendre compte du fait que ces mouvements fussent demeurés inaperçus de tous. Pourrait-on imaginer un consensus plus massif et plus unanimement partagé que celui-là ? Sous cet aspect (qui n'épuise pas le problème, loin s'en faut), on reconnaît le schéma de raisonnement qui tient en équilibre le fléau de la balance depuis Galilée : de ce qu'aucun habitant de la terre ne perçoit la terre comme étant en mouvement, on ne peut rien conclure de certain : ces habitants ne perçoivent aucun mouvement soit parce que la terre n'est animée d'aucun mouvement (géocentrisme, absence de trace), soit parce que la terre est animée d'un mouvement, quoique ce mouvement se manifeste « come nullo » pour ces habitants (non-géocentrisme, présence d'une trace indécélable). Quiconque a contemplé et pris le risque d'affronter une telle muraille comprend très bien Koyré quand il écrit : « Galilée n'ignore pas l'énorme difficulté de sa tâche. Il sait très bien qu'il se trouve en face d'ennemis puissants : l'autorité, la tradition et – le pire de tous – le sens commun. » (Alexandre Koyré, « Galilée et la révolution scientifique du XVII^e siècle » (1955), in *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Gallimard, Paris, 1973, p. 209). Galilée, tout comme Copernic avant lui, raisonne [encore] dans le cadre aristotélicien de l'opposition entre les « mouvements naturels » (tels les mouvements circulaires des astres) et les « mouvements violents » (requérant un « moteur ») : « Pour Galilée, le mouvement du navire est “comme nul”, non pas parce qu'il est uniforme, mais parce qu'il s'effectue à vitesse constante, sur un arc de cercle du globe terrestre, et que selon lui le vrai mouvement nul est le mouvement circulaire. Il ne faut d'ailleurs pas chercher la raison de ce choix dans la seule crainte des foudres de l'Église : Pour Galilée, élevé selon la doctrine aristotélicienne, le mouvement circulaire uniforme, qui est également le mouvement des astres, est le mouvement le plus “naturel”, le moins “violent” et, par là même, le seul susceptible d'être “comme nul”. » (Françoise Balibar, *Galilée, Newton lus par Einstein*, PUF, Paris, 1984, p. 30-31). Copernic avait déjà développé une argumentation complexe, liée aux mouvements naturels du cadre aristotélicien, concernant l'indécélabilité du mouvement de la terre : « Il [Copernic] ne veut pas *montrer* que la Terre se meut, mais avant tout que son mouvement est possible et nécessairement que ce mouvement possible n'est pas *a priori* perceptible. Ce qui veut dire qu'il ne produit aucun effet. / La Terre est en mouvement parce que son mouvement ne se perçoit pas. Elle est donc en mouvement parce qu'il n'est pas possible de démontrer qu'elle n'est pas en mouvement. Mais pas non plus qu'il n'est possible de démontrer qu'elle l'est. C'est l'indistinction qui est première. » (Jean-Jacques Szczeciniarz, « La rhétorique de Copernic », in *Césure* n° 2, 1992, p. 230). On reconnaît dans le motif de cette « indistinction » le principe d'un évanouissement. Mais il faudra encore plusieurs étapes pour résorber les difficultés, tandis que le blocage durait depuis l'Antiquité. Au III^e siècle, Aristarque de Samos avait proposé une hypothèse héliocentrique qui n'avait guère eu de succès : « On a dit parfois que l'idée du mouvement de la Terre contredisait trop fortement les conceptions religieuses des Grecs. Je pense que ce sont plutôt d'autres raisons qui ont déterminé l'insuccès d'Aristarque, les mêmes sans doute qui, depuis Aristote et Ptolémée jusqu'à Copernic, s'opposent à toute hypothèse non géocentrique : c'est l'invincibilité des objections *physiques* contre le mouvement de la terre. » (A. Koyré, « Les étapes de la cosmologie scientifique » (1948), in *Études d'histoire de la pensée scientifique*, *op. cit.*, p. 91). Ces objections sont nombreuses, concernant l'astronomie autant que les conséquences attendues du mouvement de la terre, effet centrifuge ou encore le déplacement du sol : « C'est pourquoi une pierre tombant du haut d'une tour ne tomberait jamais à son pied, [...] puisque, pendant le temps de sa chute [...] cette place aurait été “rapidement retirée d'en-dessous et se trouverait ailleurs.” » (A. Koyré, « Galilée et la révolution scientifique... », *op. cit.* p. 203). Koyré poursuit (p. 203) : « Nous ne devons pas nous moquer de cet argument. Du point de vue de la physique aristotélicienne, il est tout à fait juste. Si juste même que, sur la base de cette physique, il est irréfutable. Pour le détruire, nous devons changer le système tout entier et développer un nouveau concept de mouvement : justement le concept de mouvement de Galilée ». Parvenir à faire valoir une hypothèse peut nécessiter beaucoup de travail et de temps, surtout quand cette hypothèse porte atteinte aux principes fondamentaux relativement auxquels sont jugées les objections à l'hypothèse : « On a quelquefois dit du mal de Ptolémée, et l'on a cherché à le rabaisser par rapport à ses prédécesseurs : je crois que c'est sans raison. Ptolémée a fait ce qu'il a pu ; s'il n'a pas inventé, il a développé les idées astronomiques de son époque ; il a calculé d'une façon admirable les éléments du système. Et s'il a rejeté la doctrine d'Aristarque, il l'a fait pour des raisons scientifiques. » (A. Koyré, « Les étapes de la cosmologie scientifique », *op. cit.*, p. 91).

ils doivent appartenir au même monde), mais cependant incoprésentables. Il convient donc d'associer la dialectique des objections à une autre dialectique – la dialectique des dépassements – qui soit adaptée aux évanouissements et aux réinterprétations. Le motif de base de cette dialectique est donné par le schéma des évanouissements lui-même, à savoir le dépliement d'une trace indécélable en une différence, avec réinterprétation corrélative de la construction.

Il ne s'agit pas d'une dialectique où l'opposition entre une thèse et une antithèse serait résolue ou relevée en une synthèse de degré supérieur. Il ne s'agit pas non plus, à l'inverse, d'une unité qui se diviserait en deux aspects contradictoires ou opposés. La dialectique des dépassements est avant tout une dialectique d'interprétation dont le point de départ est quelque chose d'indécélable et dont le travail va provoquer une division ou un éclatement de cette trace indécélable. C'est donc aussi une dialectique de changement de niveau.

La dialectique des objections est soumise à une exigence de positivité, car les objections doivent être effectivement énoncées pour qu'elles puissent produire leurs effets, mais elle conduit aussi au défaut d'une objection décisive qui fait échec à cette positivité (c'est le principe des objections introuvables). Inversement, la dialectique des dépassements prend son départ sur ce qu'on ne saurait qualifier de positif (au sens de ce qu'exige la dialectique des objections), et qui peut prendre l'allure de l'indécélable, de l'indéterminé, de l'ambigu, du confus, etc., mais elle conduit à différencier, à discerner, à distinguer, à lever des ambiguïtés, à supprimer ou diminuer des indéterminations, etc., c'est-à-dire à rendre positivement décelable *relativement à un niveau plus déterminé* (niveau des provenances supposées P dans le schéma des évanouissements) ce qui demeure indécélable relativement au niveau initial moins déterminé (seuil d'évanouissement S) où la dialectique des objections exerce sa pression en à-plat. Ces deux dialectiques complémentaires opèrent en alternance et constituent ce que je nomme, de manière imagée, la *forge dialectique*.

L'idée que la dialectique des objections conduit à serrer au plus près l'objection qui fait défaut prend ici tout son sens puisque l'objection n'est introuvable sur la face sue que dans la mesure où elle est atteinte et conservée, mais sur l'autre face, comme une résistance liée à un évanouissement. La dialectique des objections avait bien conduit la construction à obtenir progressivement un acquis positif solide (recto de la face sue) par ses propres moyens ; mais l'allure superlative de cette solidité venait en fait de la vulnérabilité conservée comme résistance sur le verso évanoui. Lors d'un dépassement, la dialectique des dépassements relaie la dialectique des objections, de manière à ouvrir, au verso, l'interprétation de ce qui ne pouvait s'inscrire au recto (sinon comme trace indécélable) : la solidité éclate car c'est l'évanouissement [que le dépassement déplie] qui détermine le domaine d'invariance, c'est-à-dire le domaine de l'acquis positif qui peut être récupéré dans la construction dépassante. Ce qui n'appartient pas à ce domaine d'invariance doit être écarté ou reconstruit, et perd évidemment sa réputation de solidité. En revanche, ce qui appartient à ce domaine d'invariance est légué par la construction dépassée à la construction dépassante qui en hérite : ce legs constitue l'acquis positif que la construction dépassante, parce qu'elle en reconnaît la dette, établit rétroactivement dans sa fermeté.

Il n'y a pas d'*instant* de dépassement qu'on puisse assigner à une chronologie déterminée. Les constructions discursives sont des pratiques intersubjectives, et les dépassements aussi ! Un dépassement est d'abord un discours, exposant une interprétation et un récit, que l'auteur (ou les auteurs) élabore(nt) rétroactivement pour présenter et légitimer leur entreprise de dépassement. C'est ensuite une tâche de compréhension et de réinterprétation que chacun est convié à effectuer, s'il y consent.

Comme je l'ai indiqué, un dépassement est requis pour éviter la ruine complète des constructions dépassées, surtout si la nouvelle construction doit prendre des appuis sur certains acquis de l'ancienne construction. Le trait de structure sur lequel j'attire l'attention consiste en ceci que le dépassement met en œuvre un « en même temps » singulier : tandis qu'il rend la construction dépassée caduque, en même temps (et indissociablement) il confirme la fermeté (ou la légitimité) de l'acquis légué (domaine d'invariance associé à l'évanouissement maintenant déplié). Si le dépassement brise la solidité superlative (c'est le devenir-caduque de la construction dépassée), il constitue en même temps la fermeté de l'acquis légué. Le legs du domaine d'invariance à la construction dépassante est une reconnaissance rétroactive de la fermeté de cet acquis légué : le dépassement peut alors se comprendre comme une sorte de « preuve rétroactive » de la fermeté de cet acquis légué. On peut ainsi comprendre que la solidité superlative ne semblait un granit indéfectible que par la procuration d'un effet d'insu, et qu'elle attendait en quelque manière d'être déliée de cette obligation pour

laisser place à une fermeté rétroactivement légitimée.³⁶ Peut-être faut-il aller jusqu'à comprendre que les plus grandes « révolutions » sont d'abord, au moins pour partie et dans certains cas, des « déplacements sur place », parce qu'il faut peut-être autant « sauver les phénomènes » que sauver les constructions dépassées de la ruine, au moins partiellement.

Dans la perspective du renoncement au fondement absolu et des dépassements, ce sont ainsi moins des constructions discursives individuelles qui sont considérées, que des *filiations* de constructions discursives où chaque changement de stase au plan fondamental (dépassement donnant lieu à un progrès fondamental, ou progrès rétrograde non cumulatif, si l'on préfère) est conditionné par une réélaboration ou une réinterprétation appropriée de ce qui fait origine pour l'ensemble de la filiation, avec réinterprétation corrélative de tous les autres éléments de la filiation conformément à cette « nouvelle origine ».

Ne doit-on pas reconnaître le schéma des évanouissements comme une sorte de pharmakon³⁷ à plusieurs facettes, plusieurs fois poison et remède, mais à chaque fois sacrifié, pour que l'apaisement de la stase éteigne la crise, pour un temps, sous le suffrage du consensus et de la solidité ? Étonnante pharmacie de la raison. Et pourtant, n'est-ce pas l'extrême compression produite par la dialectique des objections qui aura lentement taillé et ciselé dans l'ombre des objections les facettes de l'évanouissement jusqu'à l'instant cristallin – et pourtant déjà obscur – où, pour chacun, s'accomplira la reconnaissance du dépassement ?

Il convient de ne pas sous-estimer la problématique du legs dans la perspective d'un fondement absolu qu'il n'y a pas, et l'indication allusive à une question de légitimité – donc de legs de légitimité – peut intéresser autant les constructions philosophiques et scientifiques que les constructions juridiques et institutionnelles (la dialectique des objections hérite autant de la logique d'Athènes que de la science de la procédure de Rome). La question de la chose – causa – se pose en particulier pour l'élaboration des commencements et des fondations : s'il n'y a pas de fondement absolu, comment une tradition peut-elle [se] constituer la dette qu'elle doit [se] transmettre lors du « premier legs » ? La fermeté, dès lors, est différentielle, entre le « premier legs » (la dette des commencements) et le fondement actuel. L'abîme est sans fin, et la dette des commencements est d'abord témoignage et conservation du fondement absolu qu'il n'y a pas, tandis que la construction actuelle attend d'être dépassée pour se doter d'une fermeté qu'elle n'entr'aperçoit encore que mêlée à la solidité et soutenue par l'effet d'une vulnérabilité qui tarde encore un peu à se manifester. Autant le dépassement est espéré parce qu'il confirmera, autant il est redouté parce qu'il récusera. On peut dire, à cet égard, que le fondement est toujours à venir.

L'ombre blanche

Revenir jusqu'à la décision initiale du renoncement au fondement absolu, comme j'ai veillé à la faire ici, n'a d'autre visée que la détermination d'une décision d'orientation particulière dans le désert de l'il n'y a pas ouvert par cette décision : un développement régressif sans fin d'évanouissements provoquant des effets d'insu³⁸. L'exigence d'inachevabilité attachée à

36. Dans une conférence prononcée en 1941, Max Planck souligne avec force son étonnement : « Ces deux faits [la vitesse de la lumière dans le vide et le rôle du quantum d'action dans les événements atomiques], et bien d'autres encore, ne sauraient être incorporés dans la peinture classique du monde et conséquemment cette représentation classique doit céder la place à une nouvelle image du monde. / Cela déjà suffit en soi à provoquer la surprise. Mais, la circonstance qui dût susciter en nous un étonnement perpétuel et beaucoup plus grand encore – car elle n'est à aucun degré une chose qui va de soi –, c'est que le nouveau tableau du monde n'efface pas l'ancien : il lui permet au contraire de subsister dans son intégrité et il lui ajoute simplement une condition particulière. Cette condition particulière fait surgir une certaine limitation, mais, à cause de ce fait précisément, l'image du monde s'en trouve considérablement simplifiée. Pratiquement, les lois de la mécanique classique continuent de se montrer satisfaisantes pour tous les processus où la vitesse de la lumière peut être considérée comme infiniment grande, et le quantum d'action infiniment petit. » (Max Planck, « *Sinn und Grenzen der exakten Wissenschaft* » (Signification et limites de la science), 1947, in *Autobiographie scientifique* (1945), tr. fr. d'André George, coll. *Champs*, Flammarion, Paris, 1991, p. 143-144). Mais sans doute est-ce Einstein qui synthétise le mieux – à mon sens – l'enjeu et l'intérêt des dépassements : « C'est le plus beau destin [*schönste Los*] d'une théorie physique, que de montrer elle-même le chemin pour la mise en place d'une théorie qui la contient et au sein de laquelle elle survit comme cas limite » (Albert Einstein, *Über die spezielle und die allgemeine Relativitätstheorie*, Brunswick, Friedrich Vieweg & Sohn, 1917, p. 52 ; passage cité par Gerald Holton, *L'imagination scientifique*, tr. fr. par Jean-François Roberts, Gallimard, Paris, 1981, p. 221). Ce que j'ai proposé ici est une manière d'en généraliser le thème sans le restreindre aux seules théories physiques : *c'est le plus beau destin d'une théorie quelle qu'elle soit...*

37. Voir Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », *La dissémination*, Le Seuil, Paris, 1972.

38. L'analyse que je propose ici de manière explicite en termes de développements régressifs permet d'apercevoir l'affleurement d'un fil d'Ariane aux multiples ramifications labyrinthiques et fondamentales. Ainsi, par exemple, dans *Totalité et infini*, Emmanuel Levinas critique le *cogito* cartésien quant à l'arrêt du doute : « Il y a dans le *cogito* cartésien, certitude première (mais qui, pour Descartes, repose déjà sur l'existence de Dieu), un arrêt arbitraire, qui ne se justifie pas par lui-même. Le doute au sujet des objets, implique l'évidence de l'exercice même du doute. Nier cet exercice, serait encore affirmer cet exercice. En réalité, dans le *cogito*, le sujet pensant qui nie ses évidences, aboutit à l'évidence de cette œuvre de négation, mais à un niveau différent de celui où il a nié. Mais surtout il aboutit à l'affirmation d'une évidence qui n'est point affirmation dernière ou initiale, car à son tour, elle peut être mise en doute. C'est à un niveau encore plus profond que s'affirme alors la vérité de la deuxième négation, mais, une fois de plus, comme n'échappant pas à la négation. Ce n'est pas purement et simplement un travail de Sisyphe, puisque la distance chaque fois parcourue n'est pas la même. C'est un mouvement de descente vers un abîme toujours plus profond et que nous avons appelé ailleurs *il y a*, par-delà l'affirmation de la négation. C'est en raison de cette opération de descente vertigineuse vers l'abîme, en raison de ce changement de

ce développement vaut conservation de l'hypothèse des effets d'insu qui inaugure le développement et le maintient comme toujours possible ; elle vaut donc aussi conservation de ce renoncement-là à toute éventualité d'un fondement absolu. Chaque interprétation qui fait valoir un évanouissement ou un effet d'insu au plan fondamental contribue à ce développement et ré-accomplit hic et nunc la décision initiale du renoncement, portant ainsi témoignage, à son tour, qu'il n'y a pas de fondement absolu.

Commencement, fondement, origine. Le commencement est au milieu. Commencer serait l'acte de conjoindre un recto inachevable (le déploiement de la face sue) et un verso inépuisable qui n'est pas tourné vers nous (l'origine comme ouverture immanente).³⁹ Un fondement, on l'a vu, est compris ici comme l'effet de résistance impliqué par un effet d'insu, stase temporaire, quelque part dans l'abîme de l'origine. Ouverture immanente. Et réserve inépuisable.⁴⁰

niveau que le *cogito* cartésien n'est pas un raisonnement au sens courant du terme, ni une intuition. » (*Totalité et infini*, 1971, coll. *Le livre de poche*, p. 93-94). On aperçoit, dans ce passage, l'affinité entre l'*il y a*, les régressions sans fin et la spéléologie abyssale explorant l'épaisseur feuilletée d'un *il y a* qui scintille ici dans l'obscur rayonnement du doute hyperbolique. Ce raisonnement (qui n'est certes pas courant, comme le souligne Levinas) est un schéma d'interprétation qui fonctionne comme une sorte de « pince méthodologique » visant à saisir une singularité comprise comme un arrêt du développement, et plus particulièrement, puisque le développement est sans fin en son principe, comme l'effet de reste lié à cet arrêt (la part non développée de la régression sans fin). Ce que Descartes conçoit comme certitude apodictique, Levinas le saisit comme arrêt, toujours provisoire et révoquant, dont l'effet de reste peut être développé sans fin par changement de niveau, ce qui recroise l'idée d'incoprésentabilité. Mais c'est alors aussi l'apodicticité qui est emportée dans la tornade du soupçon. C'est un tel changement de perspective fondamentale que Levinas expose dans « De la conscience à la veille (à partir de Husserl) » (*in De Dieu qui vient à l'idée*, Vrin, Paris, 1998), via un dialogue incisif avec les *Méditations cartésiennes* de Husserl (1929, tr. fr. G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Vrin, 1986). Le *cogito* ne peut valoir comme certitude apodictique qu'à être affirmé comme à la fois unique et massif (inéclatable, infragmentable, indéveloppable, etc., sans en-deçà ni abîme régressif, etc.) ; quant on feuillette les stratifications de l'effet de reste qu'elle abrite, une telle « certitude » imaginée se dissout dans ce que Levinas nomme la *veille*, comprise comme un incessant réveil : « Ne faut-il pas admettre que l'indubitabilité spécifique et exceptionnelle de l'apodictique se réfère – sans se laisser s'en abstraire – à la situation unique du *Cogito-Sum* ? Cette situation définirait l'apodicticité, ce n'est pas un critère quelconque, extérieur à cette conjoncture, qui le rendrait apodictique. “Nier l'apodicticité du je suis, n'est possible que si l'on se borne à des arguments (*soit* : aux arguments en faveur du doute renaissant dans l'évidence du je suis) d'une manière toute extérieure” (*MC*, p. 19). Et cependant, la nécessité de soumettre à la critique (apodictique, elle aussi) l'apodicticité de l'expérience transcendante (*MC*, pp. 25, 129) dans une réflexion sur la réflexion, n'est pas contestée. On nous dit même qu'elle ne mènerait pas à une régression à l'infini (*MC*, p. 130). Or, on ne peut s'attendre à quelque intuition adéquate pour arrêter cette régression. Seule l'évidence d'une idée “au sens kantien du terme” pourrait rendre pensable cet infini de la critique. L'apodictique de la Réduction transcendante sera donc une réflexion sur la réflexion ne rassemblant que dans une “idée au sens kantien du terme” un processus sans achèvement de la critique de la critique. L'apodicticité du *Cogito-Sum* repose sur l'infini de l'“itération” [renvoi à *Totalité et infini*, p. 93, *op. cit.*, passage cité *supra*]. L'indubitable apodictique ne vient d'aucun trait nouveau de l'évidence qui lui assurerait une meilleure ouverture sur l'être ou une nouvelle approche. Il ne tient qu'à l'approfondissement de l'évidence, à un changement de niveau où, de l'évidence qui l'éclaire, le sujet se réveille comme d'un “sommeil dogmatique”. Dans la “présence vivante du Moi à lui-même” (*MC*, p. 19) l'adjectif “vivant” ne désigne-t-il pas cette veille qui ne se peut que comme incessant réveil ? » (*De Dieu qui vient à l'idée*, *op. cit.*, p. 45-46). À la fin de ce passage, Levinas laisse affleurer le motif d'une articulation entre la « vivance » (je me garde bien, surtout ici, d'imaginer une « présence », quelque « vivante » qu'on la dise, sous les traits d'une manière de biologie ou d'équivoque vie) et la veille comme incessant réveil. J'y reconnais, pour ma part, sans pour autant en épuiser le sens, l'effectivité requise par l'effet de reste d'un développement régressif arrêté (voir dans « Un acheminement vers la question de l'écriture », *op. cit.*, le principe d'une équivalence théorique entre niveaux de détermination et effectivité), tandis que les stases liées aux évanouissements et aux effets d'insu ne sont pas sans évoquer une manière de somnolence, parfois dogmatique, qu'un dépassement viendra peut-être réveiller. *De la conscience à la veille* : n'est-ce pas une manière de dépasser la supposition d'une apodicticité massive et inéclatable du *cogito*, et d'en traduire l'inefficience comme incessant réveil ?

39. L'image du recto et du verso d'un feuillet souligne l'indissociabilité et l'incoprésentabilité de l'*en même temps* des deux faces (à moins de demander à Alphonse Allais qu'il nous procure des feuillets ne comportant qu'un recto sans verso, ou un verso sans recto, ou même sans l'un ni l'autre), et ce feuillet est comme un trait, mais tracé dans les trois dimensions d'espace, figure de la décision d'orientation dans le désert initial de la question des fondements, comme une incision de l'*il n'y a pas* : un feuillet d'abîme. Méditant sur la promesse de Cézanne « Je vous dois la vérité en peinture, et je vous la dirai » (lettre à Émile Mâle, 23 octobre 1905), Derrida dépile diverses ramifications de la question du trait autour du trait [d'esprit] de Cézanne « la vérité en peinture » : « *La peinture de la vérité peut être adéquate à son modèle, en le représentant, mais elle ne le manifeste pas lui-même, en le présentant. Mais comme le modèle est ici la vérité, c'est-à-dire cette valeur de présentation ou de représentation, de dévoilement ou d'adéquation, le trait de Cézanne ouvre l'abîme.* (Heidegger, dans *L'Origine de l'œuvre d'art, nomme le “trait”* (Riss) qui n'ouvre pas seulement au-dessus du gouffre mais tient ensemble des rives adverses.) *À entendre le mot de Cézanne, la vérité (présentation ou représentation, dévoilement ou adéquation) doit être rendue “en peinture”, soit par présentation, soit par représentation, selon les deux modèles de la vérité. La vérité, le modèle du peintre, doit être rendue en peinture selon les deux modèles de la vérité. Dès lors, l'expression abyssale “vérité de la vérité”, celle qui aura fait dire que la vérité est la non-vérité, peut se croiser avec elle-même selon toutes sortes de chiasmiques, selon qu'on déterminera le modèle comme présentation ou comme représentation. [...] Un trait n'apparaît jamais, jamais lui-même, puisqu'il marque la différence entre les formes ou les contenus de l'apparaître. Un trait n'apparaît jamais, jamais lui-même, jamais une première fois. Il commence par se retirer. Je suis ici la conséquence de ce que j'avais appelé, il y a longtemps, avant d'en venir au tour de la peinture, l'entame de l'origine : ce qui s'ouvre, d'une trace, sans initier. » (J. Derrida, *La vérité en peinture*, Flammarion, Paris, 1978, p. 10 et p. 16). Relativement aux trois dimensions d'espace (spatialité, temporalité et incoprésentabilité), un feuillet d'abîme est encore un « trait » ; il n'advient pas entre les formes et les contenus de l'à-plat de la spatio-temporalité, mais il ouvre, dans la « verticalité » de la dimension d'incoprésentabilité, un feuilletage abyssal de l'*il n'y a pas* où chaque feuillet d'abîme tient ensemble le recto d'un déploiement inachevable, qui est tourné vers nous, et le verso d'un ouvert immanent et inépuisable, qui n'est pas tourné vers nous (expression empruntée à André du Bouchet dans son recueil *Qui n'est pas tourné vers nous*, Mercure de France, Paris, 1972). Si l'incoprésentabilité joue le rôle fondamental et transversal que j'indique, on peut s'attendre qu'elle affleure ou se manifeste dans différents domaines, selon diverses traductions, transpositions ou interprétations (le schéma des évanouissements, comme j'ai précédemment souligné, n'est qu'un schéma d'interprétation). L'affinité particulière que l'incoprésentabilité entretiendrait avec le dessin tiendrait peut-être au fait qu'elle conserve l'abîme comme inépuisable tout en procurant un « effet de fond » (stases provisoire). L'effondrement (absence ou défaut de fondement absolu) n'est pas écarté, et à cet égard plus rien ne peut faire fond, ni valoir comme fond, pas même le support d'un feuillet, d'une toile ou d'un granit ; mais en tant qu'elle empêche qu'il s'accomplisse tout entier tout d'un coup, l'incoprésentabilité diffère sans fin l'effondrement (et le fond qu'il n'y a pas), de sorte que le fond [qu'il n'y a pas] peut prendre les traits d'une attente qui acquiert une sorte d'épaisseur feuilletée, que le fond [qu'il n'y a pas] remonte en quelque manière comme surface, ou qu'on s'achemine vers lui par incisions successives des surfaces dans une manière de spéléologie abyssale. Dans « L'impropriété du dessin » (revue*

Je reviens à la question : comment des constructions discursives peuvent-elles tenir ? Il n'y a pas plus de réponse ultime à une telle question qu'il n'y a de fondement absolu, de sorte qu'une proposition de réponse à cette question est – et doit demeurer – sans ultime garantie d'aucune sorte (la question de la garantie n'est pas close). Il n'y a pas d'autres réponses (au pluriel) que les tentatives d'exploration du désert de l'il n'y a pas, ouvert par le renoncement au fondement absolu, aventures historiques qu'on ne peut ultimement délier du risque de l'errance ou de la folie. La forge dialectique où s'articulent les deux dialectiques complémentaires des objections et des dépassements se comprend comme une telle tentative, tandis que l'intervention du schéma des évanouissements précise une orientation de mise en œuvre en termes de dépassements et de filiations. Le fait que cette forge ne soit caractérisée ici que de manière assez minimale (c'est moins une définition qu'une indication d'orientation et de méditation) est aussi une manière de faire l'expérience de l'ouvert pour le laisser s'ouvrir, et laisser ainsi l'humain « se » décider.

S'il n'y a pas plus d'ultime garantie qu'il n'y a de fondement absolu, rien ne saurait tenir sans la confiance accordée par chacun au discours qu'il soutient. Sous cet angle, faudrait-il comprendre (ou rappeler ?) que les fondements des discours – y compris dans le cas des théories scientifiques – sont des constructions fiduciaires ? (Les interprétations paranoïdes ont quelque raison de parvenir à s'infiltrer dans ces constructions, et le soupçon d'un complot n'est peut-être que la grimace du lincoln froissé où gît cette confiance (Les constructions institutionnelles ne sont pas à l'abri d'une telle question, et l'on sait ce qu'il en coûte de laisser des gangsters s'installer aux places fondamentales de ces structures))

Qu'il puisse arriver qu'une conscience, peut-être souveraine en son principe, ne parvienne pas à étendre son pouvoir sur toute l'étendue de sa juridiction n'est pas une nouveauté, et l'humanité n'a pas attendu Freud pour s'en apercevoir. Elle

Appareil, n° 17, 2016, Lucien Massaert écrit (les références figurant dans le passage cité renvoient au texte de Pierre Fédida, « Le souffle indistinct de l'image », revue *La Part de l'Œil*, n° 9, 1993, texte repris dans *Le site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995) : « Pour avoir accès au dessin comme réserve “en son fond blanc”, il faut échapper à l'enfermement dans l'image, à sa capture ou son effet hypnotique (*ibid.*, p. 47). [...] Mon action ne porte plus au jour un trait ou une figure dans un face-à-face, mais fait se lever une “géologie de la surface” (*ibid.*, p. 46), une tectonique des couches à partir d'un support d'altérité. La surface inductive du dessin laisse venir au jour les potentialités de figuration du support lui-même. Au carrefour de l'insurrection du subjectile, de la montée du fond et du silence du blanc, le dessin serait-il ce lieu du système des arts, des disciplines, de la pensée du médium qui induit leur ouverture, comme une case vide qui vient introduire du jeu dans le système, où à la fois le système se défait mais dans le même temps se reconstitue et permet son évolution ? ». Fond/surface/support, un trio turbulent qui se joue des évidences et des certitudes pour laisser entrevoir une articulation problématique : « Il s'agira pour l'artiste d'effectuer une surface du fond » pour reprendre l'heureuse formulation de Pierre Fédida. L'on se trouve en quelque sorte devant une alternative : soit selon les termes nietzschéens de Deleuze, le fond remonte, soit dans les termes heideggériens, le fondement infondé est sans fond, est abyssal, ces deux formulations se renvoyant dos à dos par un recours encore trop marqué à la représentation là où l'on pourrait, comme Mallarmé, évoquer “quelque surface vacante”. » (L. Massaert, « D'une surface vacante, d'un discours déjà-là », *La Part de l'Œil*, n° 17-18, 2002, p. 147).

40. L'inépuisabilité de l'ouvert est directement corrélative de la structure régressive impliquée par le schéma des évanouissements. L'ouvert n'est rien d'immense ou d'infime (ce n'est pas un espace ou une quantité) ni d'infini (l'ouvert ne procède pas d'une intégration ou d'une totalisation), car son inépuisabilité est une *inépuisabilité de structure*, qu'on peut aussi comprendre comme l'invariant d'une transformation ou d'une traduction. Il est inépuisable parce que chaque pas qui, au recto, pourrait nous rapprocher d'un terme ultime, est parcouru, au verso, comme reconduction de la possibilité de la réserve, de sorte que c'est l'*approcher* lui-même, en tant qu'effectué, qui *garde à distance* d'un éventuel épuisement (l'articulation entre *approcher* et *garder à distance* est l'une des figures de la tension dialectique tenir/céder). L'inépuisabilité se comprend – et ne se comprend que – dans la finitude, comme ce qui garde l'écart à l'ultime [qu'il n'y a pas] ; elle est tout le contraire d'une infinitude qui laisse imaginer une transgression de cet écart pour donner corps à la fiction de l'ultime comme totalisation ineffectuée. L'inépuisabilité n'est donc pas à comprendre comme un parcours « infini » (mais interminable dans la finitude) au sein d'une totalisation « infinie » par avance constituée et peuplée d'une « infinie » quantité de déjà-là, car l'effet d'ouvert et les effets d'insu sont de la même étoffe, à savoir du *non avoir-lieu*, de sorte que le schéma des évanouissements n'autorise la détermination d'aucun « contenu » particulier quant à ce qui pourrait être imaginé comme « résidant » ou « s'abritant » en cette réserve, laquelle, en tant que *non avoir-lieu*, ne saurait proprement rien « contenir » ni « héberger ». Je me suis attaché ici à tenter de montrer comment il est concevable de rendre *effectives*, au sein de la finitude inachevable, l'inépuisabilité de l'ouvert immanent et l'inachevabilité du déploiement, sans recourir à la fiction d'une infinitude inefficace : l'ouvert et le déploiement sont à regarder comme un *effet* de l'exercice [effectif] de certaines *pratiques discursives*, en l'occurrence la double dialectique des objections et des dépassements, en tant qu'assujetties à des médiations (langage et écriture). Ce point d'interprétation étant précisé, l'articulation proposée ici entre inépuisabilité, évanouissements et effets d'insu n'est pas sans évoquer certains traits de structure que Heidegger soulignait concernant l'*alēthēa* (voir *supra* la note 7) et *penser* : « Ce qui nous fait ce don [Gabe], le don de ce qu'il y a proprement à penser, nous le nommons ce-qui-donne-le-plus-à-penser [Bedenklichste]. / À la question, “qu'est-ce donc que cela : ce-qui-donne-le-plus-à-penser ?”, nous répondons par cette affirmation : “Ce-qui-donne-le-plus-à-penser, dans notre temps qui donne à penser [bedenkliche], c'est ce que nous ne pensons pas encore”. / Cela ne tient jamais cependant simplement ni primitivement au fait que nous, les hommes, ne nous tournons pas suffisamment vers ce qui donne proprement à penser, mais cela tient au fait que ce-qui-donne-le-plus-à-penser se détourne de nous, et même s'est détourné depuis longtemps de l'homme. / Ce qui se retire d'une telle façon retient et déploie l'incomparable proximité qui lui est propre. / Lorsque nous sommes rattachés à ce qui se retire, alors nous sommes en mouvement vers ce qui se retire, vers les approches pleines d'énigmes, et donc changeantes, de son appel. » (M. Heidegger, *Was heisst Denken* (1954), tr. fr. Aloys Becker et Gérard Granel, PUF, Paris, 1999, p. 91, traduction modifiée). On pourrait également apercevoir certains traits de l'idée de dépassement dans le rapport d'une pensée à l'impensé : « L'impensé [Ungedachtē], dans une pensée, n'est pas un manque qui appartienne au pensé. L'im-pensé n'est chaque fois tel qu'en tant qu'il est im-pensé. Plus une pensée est originelle, plus riche devient son impensé. L'impensé est le don le plus haut [höchstes Geschenk] que puisse faire une pensée. » (p. 118, traduction modifiée). Le don superlatif (*höchstes Geschenk*) de l'impensé n'est pas sans évoquer le destin superlatif (*schönste Los*) qu'Einstein assigne aux théories [physiques] (voir *supra* la note 36), destin qui se noue dans la tension entre une réfutation et une confirmation indissociables : « Une seule chose est nécessaire pour dialoguer avec les penseurs, c'est que la clarté soit faite sur la façon dont nous les rencontrons. Il n'y a ici dans le fond que deux possibilités : d'abord aller à la rencontre, ensuite, aller contre. Si nous voulons aller à la rencontre de la pensée d'un penseur, nous devons agrandir encore ce qu'il y a de grand en elle. Alors nous parvenons dans l'impensé de sa pensée. Si nous voulons aller seulement contre la pensée d'un penseur, il faut que par cette volonté nous ayons déjà rapetissé ce qu'il y a de grand en elle. » (p. 118-119, traduction modifiée).

n'a pas non plus attendu Aristote pour raisonner. L'hypothèse des processus inconscients ne considère ce qui échappe ni comme accidentel, ni comme un défaut qu'il conviendrait d'éliminer, ni comme une imperfection liée à la finitude humaine, ni comme l'effet de quelque tromperie malveillante, mais bien comme une hypothèse à laquelle nul ne saurait se soustraire, hypothèse fondamentale pour l'analyse – c'est l'apport majeur de Freud à cet égard – dont l'exercice implique un reste à la fois inéliminable et inanalysable. Mais l'hypothèse des processus inconscients est à double-fond⁴¹ en ce sens qu'elle articule divers traits de structure, dont la portée excède considérablement la clinique analytique⁴², et qui appartiennent à un réseau d'articulations fondamentales questionnant la tenue des constructions discursives quelles qu'elles soient. Dès lors que le schéma des évanouissements est dégagé de manière minimale comme je l'ai fait, on peut apercevoir ses multiples facettes comme autant de ramifications et d'articulations au sein de ce réseau fondamental. La difficulté, on le comprend, tient à ce que ces facettes sont indissociables et qu'il suffit de tenter de faire la lumière sur l'une pour que les autres se mettent aussitôt à scintiller. L'une des clés majeures est sans doute l'idée de niveaux incoprésentables ; son inconvénient, non moins majeur, est d'être en rôle d'objection introuvable à l'égard de la positivité ordinaire⁴³ : les lettres de l'écriture, les mots du langage, les idéalités des mathématiques, les étants des ontologies, etc., chacun de ces univers est « à plat » en ce sens que les éléments qui le peuplent sont supposés mutuellement coprésentables⁴⁴.

L'hypothèse des processus inconscients, parce qu'elle porte atteinte à la supposition d'une souveraineté de la conscience, porte aussi indirectement atteinte à toute construction discursive dont la solidité est gagée sur une telle supposition. Après les blessures narcissiques infligées par Copernic et Darwin, Freud précise celle qu'il inflige à son tour : « Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique »⁴⁵. Doit-on pour autant accorder qu'au plan transcendantal, les sujets et les consciences, parce qu'ils y sont dispensés de psychisme, sont aussi dispensés d'une telle blessure ? Sans hésitation, on peut répondre oui : leur dispense de tout psychisme effectif les soustrait ipso facto à l'hypothèse des processus inconscients, mais... – la phrase n'est pas terminée –, en tant qu'imaginés, élaborés et régis par des constructions discursives, ils se trouvent ipso facto directement ou indirectement assujettis à l'hypothèse des effets d'insu qui s'impose à ces constructions. (La mise entre parenthèses du psychisme ne procure pas le granit d'une certitude, pas même au plan transcendantal, et la troisième blessure narcissique est elle aussi à double fond)

L'hypothèse des processus inconscients comporte encore un trait de structure remarquable, à savoir qu'elle vient en installant les conditions de sa propre possibilité, comme l'indique Freud dans l'Esquisse : « Or, comme ce conscient ignore tout de ce que nous avons admis jusqu'à présent – les quantités comme les neurones – il convient que notre théorie puisse expliquer jusqu'à cette ignorance elle-même »⁴⁶. On reconnaît dans le souci d'une telle explication le principe même d'un dépassement. En ce sens, l'hypothèse des processus inconscients conduit Freud à proposer un dépassement de la conception ordinaire de la conscience [psychique], laquelle est sauvée quant aux faits de conscience (c'est le domaine d'invariance du

41. Cet effet de double-fond est à mettre en rapport avec le dédoublement du nœud borroméen proposé par F. Baudry : « En même temps (sur l'acte analytique) » (*Actes du colloque « Psychanalyse et réforme de l'entendement », op. cit., p. 217 sqq.*) et « Double mise en jeu du réel en psychanalyse » (*Les carnets de psychanalyse, n° 5-6, 1994*). Ces deux textes figurent aussi dans le recueil *Éclats de l'objet, op. cit.*

42. Voir, par exemple, Jacques Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits, op. cit., p. 855 sqq.*

43. Je ne peux déplier ici en détail les incidences de cette indication. Je me bornerai à indiquer que la théorie des dépassements proposée ici, qui donne un sens à l'idée d'objection introuvable, est [à mon sens] requise pour rendre compte de certaines « difficultés » qui affleurent en informatique (mais peut-être de telles « difficultés » affleurent aussi dans d'autres champs) et dont l'allure pour le moins paradoxale tient au fait qu'elles ne trouvent d'autre statut que celui d'objection introuvable au regard de la positivité scientifique actuelle. Dans le cas de l'informatique, la « difficulté » est d'autant plus délicate à aborder qu'elle met en jeu un conflit entre des considérations liées à la formalité logico-mathématique et des considérations liées à l'information, de sorte qu'il s'agit d'une objection introuvable relativement aux présupposés (éventuellement implicites) desquels dépendent les pratiques d'usage de l'écriture dans le cadre cette formalité, ce qui requiert une théorie des dépassements qui soit au moins applicable à cette formalité. Je me permets de renvoyer le lecteur intéressé par l'étude d'une telle problématique de niveaux à ma thèse (en particulier la partie IV) : *Une contribution à l'étude des fondements de l'informatique*, Paris, 1992 (accessible sur Internet [via ce lien](#)).

44. Peut-être l'idée d'incoprésentabilité avancée ici est-elle à rapprocher, au moins sous certains aspects, d'une « diachronie », indiquée à plusieurs reprises par Levinas, quand il refuse le « en même temps » impliqué par la logique et la thématization : « L'autrement qu'être s'énonce dans un dire qui doit aussi se dédire pour arracher ainsi l'autrement qu'être au dit où l'autrement qu'être se met déjà à ne signifier qu'un être autrement. [...] Ce dire et ce se dédire peuvent-ils se rassembler, peuvent-ils être en même temps ? En fait, exiger cette simultanéité, c'est déjà ramener à l'être et au ne pas être, l'autre de l'être. Nous devons en rester à la situation extrême, d'une pensée diachronique. Le scepticisme, à l'aube de la philosophie, traduisait et trahissait la diachronie de cette traduction et de cette trahison mêmes. Penser l'autrement qu'être exige, peut-être, autant d'audace qu'en affiche le scepticisme qui ne redoute pas d'affirmer l'impossibilité de l'énoncé tout en osant réaliser cette impossibilité par l'énoncé même de cette impossibilité. Si après les innombrables réfutations « irréfutables » que la pensée logique lui propose, le scepticisme a le front de revenir (et il revient toujours en enfant légitime de la philosophie), c'est que, à la contradiction que la logique entend en lui, manque le « en même temps » des contradictoires – qu'une diachronie secrète commande ce parler ambigu ou énigmatique et que, d'une façon générale, la signification signifie par-delà la synchronie, par-delà l'essence. » (*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Martinus Nijhoff, 1978, coll. Le livre de poche, p. 19-20).

45. Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse* (1916), II-18, tr. fr. S. Jankélévitch, coll. « Petite Bibliothèque », Payot, Paris, 1975, p. 266-267.

46. S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse, op. cit., p. 327.*

dépassement), mais pour l'essentiel réinterprétée de fond en comble (les faits de conscience sont désormais compris autrement). Ce n'est certes pas le premier dépassement d'importance, mais celui que Freud accomplit, parce qu'il porte atteinte à la supposition d'une souveraineté de la conscience [psychique], frôle au plus près les problématiques fondamentales liées à la tenue des constructions discursives, comme Lacan l'a souligné. L'idée d'une structure à double fond s'applique à ce frôlement : la généralisation ne consiste pas – c'est du moins ce que je propose ici – à généraliser la réduction de toute construction discursive aux lois d'un psychisme inconscient ou à celles de toute autre théorie psychologique, cognitive, neurologique, etc., quelque scientificité qu'on leur reconnaisse⁴⁷, mais à transposer le double fond de la structure au plan fondamental qui convient, à savoir celui de l'articulation entre les conditions de possibilité et les effets de limitation concernant les constructions discursives quelles qu'elles soient.

Et c'est aussi un dépassement. Le principe de ce dépassement repose sur l'idée que le schéma des évanouissements et l'hypothèse des effets d'insu, en tant que demeurés inaperçus, sont eux-mêmes évanouis, et qu'ils peuvent donc jouer le rôle d'une objection introuvable au regard de la positivité ordinaire ainsi dépassée. Au degré le plus fondamental, le dépassement consiste alors à déplier, depuis la positivité ordinaire, le principe du schéma des évanouissements et des effets d'insu. Cet évanouissement installe ainsi sa propre possibilité dans une antériorité qu'on pourrait dire immémoriale, c'est-à-dire hors de toute chronologie assignable : le schéma des évanouissements n'est inéliminable ici et aujourd'hui que s'il l'est aussi ailleurs, hier et demain, sans exception ni réserve. Ce dépassement ne provoque aucune ruine ou effondrement ; au pire, certaines constructions sont seulement « dépossédées » de ce qu'elles n'ont en fait jamais pu se procurer effectivement, un fondement absolu ou une conscience absolument souveraine, qu'elle soit transcendantale ou non, par exemple.

Il y a toujours eu de l'ombre. Mais il s'agit d'une « ombre noire ». Erreurs, défaillances, obstacles, méconnaissances ou ignorances toujours à réduire, à éliminer ou à rectifier ; finitude ou imperfection à l'égard de quelque instance ou horizon en-dehors ou au-delà de la conscience ou du monde, l'ombre demeure noire, non seulement à cause de son chromatisme négatif, mais aussi parce qu'elle n'avait d'autre destin que l'élimination. L'idée des effets d'insu ne supprime pas l'ombre noire ; mais l'évanouissement est une ombre blanche, inéliminable, figure de l'attente et de la réserve, scansion qui témoigne de ce dont nul n'a idée ou ne sait faire valoir. L'ombre blanche est la temporalité de l'abîme.

Que l'attention accordée à l'hypothèse des processus inconscients conduise, via l'hypothèse des effets d'insu, à renouveler l'idée même de positivité montre à quel point la structure à double fond de l'hypothèse peut se propager dans de nombreuses directions, bien au-delà du champ analytique lui-même. Que l'on veuille bien considérer que cette structure apporte avec soi une généralisation de l'idée de dépassement, et l'on apercevra sa facture parfaitement « classique », je veux dire d'un classicisme revisité par sa propre irruption. (En ce sens, la psychanalyse aurait inauguré et commencé de défricher pour elle-même ce classicisme renouvelé, comme ayant été la première théorie « à effet d'insu », et à entendre cet effet en un sens fondamental⁴⁸)

--

47. Comme je l'ai déjà souligné, s'il n'y a pas de fondement absolu, il n'y en a pour aucune construction, même scientifique, de sorte qu'aucune construction ne peut prétendre jouir d'un quelconque privilège à cet égard (voir *supra* la note 6). En outre, si c'est bien l'exercice de la dialectique des objections qui intervient dans la régulation des disciplines positives, c'est aussi cette dialectique qui produit l'objection introuvable au regard de son propre exercice, objection qui est pourtant la clé d'un dépassement. C'est le mouvement de la tension dialectique *tenir/céder*, comme temporalité de l'abîme, qui fait chemin et acheminement.

48. Juste après le passage précédemment cité de l'*Introduction à la psychanalyse*, Freud poursuit : « Les psychanalystes ne sont ni les premiers ni les seuls qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission d'étendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous. D'où la levée générale de boucliers contre notre science, l'oubli de toutes les règles de politesse académique, le déchaînement d'une opposition qui secoue toutes les entraves d'une logique impartiale ».